

Des contes...

Le Loup-Garou
Une Chasse à l'ours
La Trompette effrayante
La Taloche
L'Esprit frappeur
Le Rêve du capitaine
Mordant mordu
Les Enfants de Thalie
Fleurs fanées
Sous les bois
Brin-de-Fil

Recueillis et publiés par
GÉRARD MALCHELOSSE



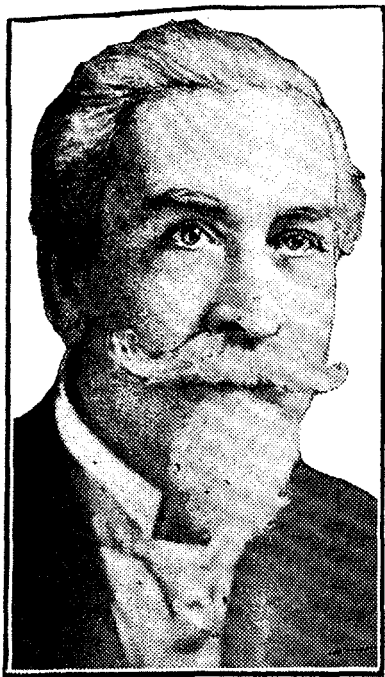
G. DUCHARME

Libraire-Editeur

133, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

1925

DES CONTES...



Benjamin Lulte

Des contes...

Le Loup-Garou
Une Chasse à l'ours
La Trompette effrayante
La Taloche
L'Esprit frappeur
Le Rêve du capitaine
Mordant mordu
Les Enfants de Thalie
Fleurs fanées
Sous les bois
Brin-de-Fil

Recueillis et publiés par
GÉRARD MALCHELOSSE



G. DUCHARME

Libraire-Editeur

133, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

1925

(Droits réservés, Canada, 1925)

Imprimerie Adj. Menard,
133, rue Saint-Laurent, 133
Montréal

LE LOUP - GAROU

Ah ! les histoires merveilleuses, surnaturelles, incroyables, je les adore ! Les récits de vrais revenants, qui vous donnent la chair de poule à gros grain, c'est cela qui captive l'attention ! Les aventures mystérieuses, horribles, cauchemauresques, ne les aimez-vous pas comme moi ?

Je vais vous narrer ce qui, à ma connaissance, a eu lieu dans les bois du Saint-Maurice, voilà à peu près cinquante douzaines de mois, et que j'ai vu, je le répète, vu de mes yeux.

Le lecteur va se dire :

— Enfin, je rencontre un conteur qui n'a rien emprunté à un autre conteur, car il a été témoin du fait, ce qui est bien le merle blanc à trouver lorsque l'on parle d'histoire de loup-garou. Soyons toute oreille.

C'est très aimable de votre part, ami lecteur, très aimable, aussi vais-je faire de mon mieux pour mériter votre confiance.

Entrons en matière.

J'étais en tournée dans les chantiers du haut de la rivière aux Rats, et je venais de me débotter devant la cambuse de Pierre Miron, contre-maître de chantier lorsque le cuisinier, me tirant à part, me confia un

grande nouvelle: le diable rôdait dans les environs en personne naturelle ! Tout ce qu'il peut y avoir de plus diable et de plus vivant !

— Bah ! tu badines, lui dis-je.

— Badiner, monsieur ? moi, badiner avec ces choses-là ! le bon Dieu m'en préserve ! Ce que je vais vous dire est "hors du commun". Ecoutez-moi un instant, je vous prie.

— Parle, parle, tu m'intéresses déjà rien qu'avec tes airs et ta mine effrayée.

— Eh bien ! monsieur, je dois vous dire que voilà une semaine, le gros Pothier est parti de "la campe" un soir pour aller tirer de l'eau à la fontaine, à deux arpents d'ici. Il n'était pas à cinquante pieds qu'il revint en courant, comme un homme poursuivi, et nous assura qu'il avait reçu un coup de bâton sur la tête. En effet, il avait une écorchure au cou, près de l'oreille. Comme son casque était tombé et qu'il n'avait pas pris le temps de le ramasser pour s'enfuir, et comme d'un autre côté on voulait savoir d'où venait l'attaque, plusieurs hommes se rendirent sur les lieux, mais sans succès. Il fallut revenir. Je suivais les autres, et sans m'en apercevoir, je me trouvais le dernier, lorsque tout à coup je fus aveuglé par une "claque" sur chaque œil et je sentis qu'on me saisissait aux cheveux. Vous pensez si je criais ! Quand on me releva, je n'avais presque plus de connaissance...

— Tu avais donc été frappé bien fort ?

— Pour ce qui est de ça, oui, une paire de "claques" terribles, mais c'est tout... excepté que mon casque avait disparu ; c'est en me l'enlevant que le manitou m'avait tiré les cheveux.

— Comment expliques-tu cela ?

— Personne ne peut l'expliquer. Il y a des gens qui prétendent que nous avons affaire à l'âme d'un charretier de bœufs mort en reniant Dieu dans ces endroits ici, il y a plusieurs années; d'autres disent d'autres choses, mais c'est une affaire effrayante tout de même. Demain, nous quitterons tous le chantier.

Comme le cuisinier achevait ces mots et que je me récriais contre la décision qu'il venait de m'annoncer, Pierre Miron, suivi de tous ses hommes, entra dans la "campe".

— Qu'est-ce que cela veut donc dire, Miron ? vous parlez de départ ! En plein mois de janvier, vous n'ignorez pas la perte que cela devra occasionner.

— Ah ! monsieur, ce n'est pas un badinage; je suis resté le dernier à méconnaître le sortilège, mais, hier soir, je me suis rendu à l'accord général. C'était le sixième casque qui partait...

— Le sixième casque, celui de France Pigeon.

— Le cinquième était celui de Philippe Lortie.

— Le quatrième, celui de Théodore Laviolette.

— Le troisième...

— Ah ça ! lui dis-je en cherchant à me montrer un peu en colère, êtes-vous tous devenus fous ? Quel conte bleu me faites-vous là ; on croirait, à vous entendre, que le diable loge ici.

— Monsieur, reprit Miron d'un air grave et convaincu, c'est une affaire sérieuse comme personne n'en a vue.

— Eh bien ! mes amis, leur dis-je à tous, si vous voulez rester ici ce soir, je tâcherai de me convaincre par moi-même de ce que l'on dit. Demain avant-midi,

Olivier Lachance, le contre-maître en chef, doit me rejoindre; nous déciderons alors ce que nous aurons à faire.

— Convenu ! mais pas plus tard que demain.

— Pas plus tard que demain.

Le souper fut servi au crépuscule, ce qui était nouveau au chantier, où le travail dans la forêt durait d'ordinaire "jusqu'aux étoiles". Personne ne voulait plus rester hors du campement à l'heure où la nuit succède au jour, comme disent les gens qui s'expriment en belles paroles mesurées par cadence, avec des rimes au bout des lignes.

Quand ce fut sur les huit heures, je proposai d'accompagner celui qui voudrait se rendre à la fontaine puiser de l'eau. Je promettais de "couper" l'eau avec le contenu d'un flacon de "gin". Personne ne répondit à l'invitation. Je ne voulais cependant pas en démordre. Je me levai tranquillement, coiffai mon casque avec un soin que je désirais que l'on remarquât, et prenant en main une chaudière, je me dirigeai vers la porte en disant :

— J'irai bien tout seul !

Rendu dehors, tous les hommes étaient sur mes talons, protestant de leur bonne volonté, mais soutenant aussi que le diable allait encore nous jouer quelque nouveau tour.

— Bah ! leur dis-je en plaisantant, pour voir à quel point le sentiment de cette terreur extraordinaire les dominait, j'ai déjà "délivré" un loup-garou; il ne me sera pas difficile d'en rencontrer un second.

Nous allâmes à la fontaine. C'était une claire fontaine comme toutes celles que vous connaissez. Le

cuisinier rapporta la chaudière pleine d'eau. Nous l'escortions en masse serrée. Rien d'étrange ne signala notre marche, soit en allant, soit en revenant.

Le "gin" coula jusqu'à la dernière goutte du flacon. A la ronde finale, les plus nerveux parlaient de sortir et de provoquer en combat singulier le manitou du Saint-Maurice. En homme rusé, je soutenais que personne n'oserait accomplir cette promesse. Au plus fort de la contestation, la porte s'ouvrit brusquement et Olivier Lachance entra.

— Bonsoir la compagnie, dit-il. Je suis venu plus tôt que vous ne m'attendiez parce qu'au chantier voisin j'ai entendu raconter des histoires qui ne me vont pas du tout.

Pierre Miron l'invita à s'asseoir. Je lui dis que l'affaire en question me paraissait prendre une tournure alarmante. Bref, nous lui contâmes tout ce qui pouvait l'éclairer sur la situation.

Olivier Lachance était un homme tout d'une pièce, physiquement et moralement. Il eut bientôt pris un parti.

— Pierriche, dit-il, en s'adressant au petit garçon qui, dans les chantiers, sert de marmiton et d'aide au cuisinier, tu vas aller tout seul puiser de l'eau à la fontaine, et moi, je vais te suivre de l'œil, mais de l'œil seulement. Ne crains rien. Et vous autres, reprit-il en se tournant vers les hommes, restez tranquilles, je défends que l'on cherche même à savoir ce que je vais faire.

Je savais qu'il ne badinait jamais. Aussi, en deux mots, j'enjoignis à tout le monde de se conformer à ses instructions.

Le petit garçon, vous comprenez bien, ne paraissait pas du tout rassuré.

— Voyons, lui dit fermement Olivier Lachance, tu n'as que faire de t'épeurer, je sais ce que c'est, et je te promets qu'il ne te sera pas fait de mal. A présent, prends la chaudière, et surtout mets le plus gros casque du campement, c'est le point principal. Vous, monsieur, veuillez rester ici à surveiller les hommes; je ne veux pas qu'ils me voient agir. Viens, mon garçon, termina-t-il en amenant Pierriche.

Et la porte se referma sur eux. Ils étaient dehors.

Pendant dix minutes personne ne souffla mot autour de moi. Un malaise indéfinissable accablait tous les esprits. Ce silence fut rompu par des cris de détresse poussés par Pierriche et le gros rire d'Olivier Lachance qui rentra presque sur le coup en tenant l'enfant par la main. Le mystère était expliqué. Lachance avait vu le manitou ! Nous n'avions pas assez de paroles pour formuler toutes nos questions; peine inutile, il prétendait garder son secret jusqu'au lendemain.

Quant à l'enfant, interrogé, il répondit qu'il n'avait rien vu.

— En sortant, dit-il, M. Lachance se cacha, et moi je marchai vers la fontaine; je savais qu'il ne me perdait pas de vue; la nuit n'est pas très noire. Tout à coup, je l'entendis qui me disait: "Vite, vite, Pierriche, reviens !" C'est alors que je criai, car en l'entendant m'appeler ainsi, j'eus peur qu'il n'y eut du danger; mais lui, il riait.

C'était tout. Impossible d'en savoir plus long. Je ne tentai même pas de faire parler Lachance sur

ce sujet, car sa première parole en réponse aux interpellations des hommes de chantier avait été : "vous saurez cela demain, soyez tranquilles."

Le lendemain arriva. Dès sept heures du matin l'ouvrage recommença dans la forêt pour se continuer jusqu'au soir. Lachance, Pierriche et moi, nous restions au chantier.

Vers huit heures, Lachance avait chaussé ses raquettes et, une hachette à la main, il allait d'un arbre à l'autre, choisissant les plus gros autour de notre logis et frappant sur le tronc avec la tête de son arme. Après chaque coup il levait les yeux vers le faite de l'arbre et attendait un instant.

Au cinquième arbre, il poussa un cri de triomphe :

— Nous le tenons !

— Qui ?

— Le diable ! Le loup-garou ! Tenez, regardez dans la fourche, là-haut.

Nous regardons. Effectivement, dans une grosse fourche du dernier arbre frappé par Lachance, il y avait un être vivant, dont les gros yeux et la mine renfrognée manifestaient une mauvaise humeur mal contenue. C'était un très gros hibou gris.

Lachance eut bientôt saisi sa carabine de chasse et abattu le gibier qui, à l'examen, se trouva être prodigieusement fort, un roi de l'espèce.

— Hier soir, me dit Lachance, quand je l'aperçus tout à coup qui planait au-dessus de la tête de Pierriche, j'eus peur pour cet enfant. Vrai, je le trouvais si puissamment découlé que je le croyais capable d'enlever le petit marmiton. Mais au son de ma voix, il tarda de s'abattre et Pierriche eut le temps de re-

venir à moi. Du reste, en écoutant les récits des gens du chantier j'avais déjà acquis la certitude qu'il devait y avoir un hibou là-dedans. Ces animaux-là sont plus effrontés qu'on ne le pense, et les plus gros, comme celui-ci, ont une force surprenante. Regardez ces ailes, ces pattes, ces serres. C'est ça qui vous décoiffe un homme ! Sans compter qu'en s'abattant sur sa victime, le hibou frappe, comme l'aigle, un double coup de ses ailes qui peut étourdir l'homme le plus solide. C'est ce qui est arrivé à nos gens.

— Vous pensez donc qu'ils retrouveront leurs coiffures ?

— Hé ! pardine, oui ! Vous les trouverez tous les sept, dans le nid de l'oiseau, mais laissez-moi faire, n'en dites rien aux hommes.

Le soir arriva. Au retour de l'ouvrage de la journée chacun s'informait du résultat des recherches de Lachance.

— Soupez, dit celui-ci ; après cela je vous le ferai voir.

L'art avec lequel notre contre-maître en chef conduisait jusqu'au bout cette mystification défie toute tentative de description. L'apparente tranquillité d'esprit que sa figure revêtait d'ordinaire était plus marquée que jamais au milieu des angoisses de ceux qui l'entouraient et que sa position et son air d'autorité tenaient en respect. Il mettait son plaisir à ne pas paraître s'occuper de cette terrible affaire et feignait de la traiter avec le dernier mépris.

Le souper fini, il appela quelques-uns des bûcherons, leur fit prendre des haches et, accompagné de tout le monde, il marcha droit à l'arche du hibou.

— Abattez-moi ça, commanda-t-il.

Sans hésiter, les bûcherons se mirent à l'œuvre. Ils se perdaient en conjectures sur le but de ce singulier travail. Enfin l'arbre tomba.

— C'est bon, dit Lachance en regardant les hommes, rentrons au chantier maintenant. Ceux qui ont perdu des casques pourront les reprendre dans le trou de la grosse fourche.

Et il désignait du doigt la partie de l'arbre où était cette fourche, très visible d'ailleurs.

On se figure aisément si la surprise fut grande. Le cuisinier se mit le premier à fouiller dans l'immense nid du hibou; il en retira les sept casques en peu de temps. Le diable s'était fait là un nid bien rembourré, bien capitonné, bien chaud !

Figurons-nous la gaieté des hommes pendant que le cuisinier retirait leurs "couvre-chefs" de la cachette de l'oiseau et durant le trajet, depuis l'arbre abattu jusqu'au campement.

La troupe joyeuse fit interruption autour de la cambuse en criant: "Hourrah pour M. Lachance !" Celui-ci fumait tranquillement sa pipe et les regardait impassible. A terre, devant ses pieds, était le corps du hibou que les hommes n'avaient pas encore vu.

— Hourrah pour M. Lachance !

— Oui-là ! riposta Lachance, une belle affaire ! Ça valait bien la peine de me presser tant de venir hier soir !...

UNE CHASSE À L'OURS

Nous sommes au mois de janvier, à cinq heures du soir, au village des Deux-Grèves, dans la province de Québec, chez M. Bertrand.

— Marguerite ! exclame un grand et gros homme à la figure rayonnante de joie, qui ouvre brusquement la porte de la cuisine, Marguerite, il y a un ours sur la terre !

— Ah ! Seigneur ! gémit Marguerite en laissant glisser sur le plancher le contenu du plat qu'elle est en devoir de retirer du fourneau, tu m'as fait une peur terrible !

— Il n'y a pas de quoi...

— Tu en parles à ton aise. Voilà mes grillades par terre !

Ouvrons sans retard une parenthèse. M. Bertrand et sa femme Marguerite Barré sont des cultivateurs riches qui, petit à petit, ont amassé ce qu'ils possèdent. Il y a trente ans, la maisonnette qu'ils habitaient à l'entrée de la forêt n'avait pas l'apparence qu'a aujourd'hui leur belle maison neuve, au village des Deux-Grèves, mais ils ont conservé pour le berceau de leur prospérité, pour le lieu où se sont écoulées les premières années de leur mariage, une sorte de vénération qui se manifeste constamment. Le père Bertrand,

parvenu à la soixantaine, n'a pas moins de six belles et bonnes terres au soleil; cependant, quand il dit "la terre", on le comprend, c'est le champ de ses premiers travaux, de ses meilleurs exploits, c'est la terre qu'il a défrichée de sa main à l'âge de vingt ans et par laquelle il a commencé sa fortune. Chaque jour il part en tournée; chaque soir il revient à la maison, et toujours, la première figure qu'il rencontre en rentrant c'est celle de Marguerite, sa femme, sa vieille compagne, sa meilleure amie. Fermons la parenthèse.

— Justement, tes grillades de lard, eh bien ! pas plus tard que demain au soir, tu auras pour les remplacer de bonnes grillades d'ours.

— Hein ? d'ours ?

— Oui, d'ours. Comme je te le dis, nous avons découvert un ours sur la terre.

— Je comprends, mais merci, je ne mange pas de ce bétail-là.

— Allons donc ! c'est délicieux, demande à Michel Rocheteau.

— Un homme de goût, il peut s'en vanter. Je l'ai vu tuer des perdrix à la Pointe-aux-Loutres et les suspendre dans sa grange en attendant qu'elles fussent gâtées pour les manger...

— Demande à Charles Ameau.

— Un autre, bien avisé, qui mange du fromage de Fafard...

— Demande à M. Lambin, notre représentant à la Chambre...

— Beau dommage ! un homme qui se régale de cuisses de grenouilles en fricassée ! Et puis, j'ai entendu dire que les ours, anciennement, c'était du

monde. Vois la forme de leurs pattes : on dirait des mains.

— Tant que tu voudras. Ça ne nous empêchera pas de faire des grillades d'ours demain soir.

— Quant à cela, je n'ai rien à dire. Je te ferai un fricot soigné, à ta fantaisie, mais pour ce qui est d'y goûter, c'est une autre affaire. A propos, qui est-ce qui a abattu la bête ?

— Personne. Elle n'est pas encore tuée. C'est Brin-de-Fil qui l'a découverte dans les fonds, en allant au bois.

“Dans les fonds” signifie la terre en forêt, que le père Bertrand possède au bout de son ancien établissement et dont il tire au besoin du bois de chauffage et autres. Brin-de-Fil est le fils du fermier de M. Bertrand.

— J'aime moins cela, reprit Marguerite. Si vous allez chasser la bête, il pourrait arriver quelque malheur.

— Pas de danger ! J'ai fait avertir le vieux Lauguste, et...

— C'est différent, si le bonhomme Lauguste en est, il conduira l'affaire à merveille.

— Sans doute, sans doute. En attendant, je vais souper ; ensuite je ferai un tour par le village pour inviter les amis. En temps de carnaval, c'est bien le moins que l'on s'amuse un peu. Sans compter que les ours ça ne vient pas tous les jours se mettre au bout de notre fusil ; je veux profiter de l'occasion pour nous amuser un peu. Une belle chasse, la chasse à l'ours !

Sur les dix heures, M. Bertrand rentrait chez lui

— Nous serons au nombre de huit, dit-il, sans compter ceux de la ferme. J'ai invité M. Lambin, son fils Tancrède, François Duclos, Michel Rocheteau, Paul Fortier, Charles Ameau et chose... le Prussien, comme on l'appelle...

— Seigmein, le bijoutier ?

— Oui, Sickman. Lambin est ravi; il se charge de nous approvisionner pour le voyage.

— Bon, bon, ce qui n'empêche pas de vous préparer un panier. Si nous les invitons, ce n'est pas pour qu'ils payent leur écot.

— Tu as raison, femme.

— Avec Lambin, vois-tu, il faut tenir son rang. C'est un finaud.

— Par exemple, tu ne le connais pas !

— Je ne dis pas de mal de lui, je sais qu'il cherche à nous plaire... pour les prochaines élections. Quand il siège en Chambre il nous envoie des papiers imprimés. Si tu savais lire, Bertrand, ça ne t'amuserait guère. Il y a de ces papiers qui se nomment des "ordres du jour", d'autres qui s'appellent "réponses à l'adresse", d'autres qui sont en anglais, et d'autres qui parlent de la fausse monnaie. C'est du temps et du papier perdus. J'aime mieux n'importe quoi.

— Je te crois bien ! Lambin est malgré ça un bon garçon...

— Ah ! j'en conviens, sans difficulté...

— Et un bon député.

— Pas pire qu'un autre, au bout du compte...

— Je reviens à notre expédition de demain. Nous nous promettons un plaisir sans pareil. Un plaisir innombrable, comme dit Tancrède. Une belle chasse, la chasse à l'ours !

— Et tu amènes des chasseurs à la bécassine et des conteurs d'histoires pour abattre ce gros gibier-là ?

— Eh ! parguienne ! on fait ce que l'on peut. Allons nous coucher, il faut être debouts à six heures.

Marguerite était une excellente nature de femme. Ce qu'elle disait en goguenardant ne tirait point à conséquence, car une pointe de sarcasme accompagnait généralement chacune de ses phrases, et son mari se plaisait à l'entendre faire le procès des gens de sa connaissance, qu'ils fussent de bons ou de mauvais voisins. Aussi poussait-elle de front la critique des invités de son mari et les préparatifs de ce qu'elle appelait un pique-nique à l'onglée. Au coup de onze heures, les paniers étaient prêts, les invités passés et repassés au fil de la langue, et le père Bertrand et sa moitié également satisfaits l'un et l'autre de leur besogne dormaient du sommeil du juste.

*

* *

Pan, pan, pan...

Tic tac, tic tac...

Pan, pan, pan...

Tic tac, tic tac... tic tac...

Pan, pan, pan...

— Hé hé ! soupira le père Bertrand en se frottant les yeux, il me semble que le tic tac de l'horloge est plus prononcé que de coutume...

Pan, pan, pan...

— Bigre ! c'est un autre tic tac. On y va ! continua-t-il en sautant à bas du lit.

Pan, pan, pan...

— Oui, oui, oui ! Sont-ils enragés ! Allons, voilà que j'endosse ma veste avant de passer mon pantalon... Il fait un froid de loup...

— Ou d'ours, comme tu voudras, dit Marguerite, ouvrant les yeux à son tour.

Le père Bertrand était déjà à la porte, qu'il ouvrit bientôt, après avoir échangé quelques paroles avec le visiteur matinal, lequel n'était pas moindre que Tancrède Lambin, élève en rhétorique, pour le moment en congé dans sa famille, sous un prétexte ou sous un autre, au temps des fêtes.

— M. Bertrand, papa m'envoie vous dire...

— Que vous êtes prêts ? C'est cela, bon ; je serai à vos ordres dans dix minutes. Va leur dire cela, mon garçon, et rappelle-leur que le rendez-vous est ici. Qu'ils arrivent. J'ai là une goutte qui les attend.

Tancrède rebroussa chemin en se soufflant dans les doigts, car il faisait rudement froid ce matin-là.

Un départ fixé à sept heures qui a lieu à huit est tout à fait dans l'ordre, aussi le père Bertrand et sa femme Marguerite eurent-ils tout le temps nécessaire pour surveiller les préparatifs de l'expédition.

Lambin avait chargé une traîne de paniers et de boîtes dont le contenu se dénonçait par le seul cliquetis particulier aux récipients de verre heurtés les uns contre les autres, ce qui faisait dire au père Bertrand :

— Cent-trente-deux ! si les fusils ratent, nous sommes certains qu'il n'en sera pas de même des bouchons.

A propos des fusils, il y en avait six, dont un à double canon, celui de Lambin.

Tancrède, qui savait par cœur l'histoire du chevalier Bayard, avait horreur des armes à feu, ces féroces machines qui lancent la mort à distance et n'aiment pas à regarder de trop près l'ennemi. Il avait emprunté de son père un vieux sabre du temps de Georges III, ornement de la salle à fumer, et, comme son ami d'enfance, Eustache Pepin dit Brin-de-Fil, devait être de la partie, il avait apporté à son intention une vieille longue rapière, un peu rouillée, un peu ébréchée, mais, à ses yeux, bien plus belle et plus digne d'un bras vaillant que le fusil perfectionné de son père.

Armes, raquettes, paniers, boîtes, hommes, tout se logea commodément dans quatre voitures, et comme dit Marguerite en les voyant partir :

— Au petit bonheur !

Le père Bertrand conduisait la première voiture. C'est lui qui signala l'approche de la ferme; puis, cinq minutes après, il ouvrait de nouveau la bouche pour s'écrier joyeusement :

— Hé ! bon ! voici Brin-de-Fil !

Les chevaux ralentirent le pas à un arpent de la ferme, où s'était planté dans la neige, au bord de la route, un grand garçon à la physionomie enfantine dont les deux yeux naïfs pétillaient d'ébahissement devant tout ce monde étranger. Age, dix-sept ans; taille, cinq pieds dix pouces; grand cou, longues jambes, bras indéfinissables, maigreur extrême par-tout. Tel était Brin-de-Fil, le fils du fermier de M. Bertrand. Il annonça l'arrivée du père Lauguste et de Baptiste Grelon, chasseurs émérites.

— Tout va bien, mes amis, conclut M. Bertrand après avoir entendu Brin-de-Fil. Rendons-nous à la maison.

Sur le pas de la porte, ils trouvèrent réunis le fermier, sa femme, leurs enfants et les deux chasseurs annoncés.

— Voyons donc, voyons donc ! disait le père Lauguste en serrant la main de chacun à la ronde, vous allez faire le coup de fusil avec nous ! c'est superbe ça. Est-ce que vous n'avez pas peur de vous faire dévorer ?

— Bah ! dit le Prussien, nous sommes trop coriaces pour tenter les ours. Mais à propos, le gîte de la bête est-il loin ?

— Pas trop ; je crois que Brin-de-Fil a parlé de quarante arpents...

— Nous déjeunerons auparavant, dit M. Bertrand ; et vous, continua-t-il en s'adressant au fermier, empêchez les enfants de jouer avec le sabre de Tancrède, il pourrait leur arriver malheur.

Joyeux déjeuner. La conversation roula sur le plan de campagne. Les vieux chasseurs disaient qu'avant d'adopter un programme, il fallait voir le lieu où était la cache de l'ours.

— Et la bataille sera longue, je suppose, demanda Tancrède.

— Qu'appelles-tu bataille, mon gros ? demanda le père Lauguste, employant son expression favorite de familiarité. La cérémonie n'est pas longue : on s'approche du trou, on "commande" à la bête de sortir, elle se montre la tête, et boum !... mais soyez tranquilles, je vous indiquerai le bon moment et vous tirerez.

— Quant à moi, dit M. Bertrand, je ne m'en mêle point, pourvu que vous me réserviez la peau de l'animal.

— Aie ! cela ressemble un peu à certaine fable célèbre, dont la morale se résume à ceci : ne comptez pas sans votre hôte.

— Papa, hasarda Brin-de-Fil, le petit os de la patte gauche guérit le mal de dent, si je le prenais ?

— Prends-le, mon garçon, prends-le, riposta Michel Rocheteau ; tout ce que nous demandons pour nous c'est un "steak".

— Je vous ferai voir les bons morceaux, messieurs.

— Bravo, père Lauguste ! A votre santé, et en route, si vous voulez.

— A la vôtre, c'est pas de refus. A présent, dit-il après avoir bu, serrez vos ceintures, c'est commode pour la marche, et s'il faut courir ça conserve l'haleine. Chaussez vos raquettes et en route !

Brin-de-Fil prit la tête de l'escouade. Tancrède répondait à la chanson de Duclos :

Mes beaux lions aux crins dorés,
Du sang des troupeaux altérés,
Halte-là ! je fais sentinelle
Et ma carabine mortelle,
Visant à la fauve prune,
Fait jaillir l'âme en flots pourprés !

Et tous de répondre :

En avant, marchons,
Contre les canons,
A travers le fer, le feu, les bataillons !

Tant que l'on piqua par les champs les vieux chasseurs suivirent assez négligemment la troupe,

mais parvenus à l'entrée du bois, ils commandèrent une halte.

On examina les armes; on s'assura que les brides des raquettes tenaient fermes et que les cordons étaient bien attachés. Brin-de-Fil fut interrogé.

— C'est de ce côté, dit-il, en montrant une colline peu élevée et assez abondamment boisée qui apparaissait à droite. En faisant le détour on voit tout à coup l'ouverture de la *watch*. Quand je l'ai découverte il en sortait une fumée semblable à celle d'une *campe* de Sauvages.

— C'est bien cela, dit le père Lauguste, quoique tu exagères un peu, je pense. Maintenant, c'est mon affaire, mais avant de rien entreprendre, il faut que vous me promettiez d'observer un silence complet et de m'écouter en toute chose.

— Oui, oui, c'est entendu.

— Voici mon plan. Baptiste et moi, nous allons passer par dessus le petit coteau. Vous autres, vous ferez le détour guidés par Brin-de-Fil et vous irez vous poster de manière à entourer de ce côté la cache de l'ours. Une fois là, je vous dirai ce qu'il y aura à faire; pour le moment c'est impossible, parce que je n'ai jamais vu l'endroit. Un petit coup, avant de partir, à votre santé.

Vingt minutes après, tous les chasseurs étaient à leur poste. Tancrède et Brin-de-Fil avaient dégainé. M. Bertrand portait une hachette, n'ayant pas cru prudent à son âge de faire connaissance avec les armes à feu qu'il avait toujours redoutées. Les autres, embusqués çà et là derrière les arbres, se tenaient prêts à tirer dès que l'ennemi se montrerait. Tous les yeux étaient fixés sur un objet unique: la mince

colonne de vapeur qui se dégageait d'une touffe de broussailles située à mi-côte de la colline. On sait que les ours choisissent pour passer l'hiver le creux des gros arbres ou des enfoncements naturels dans le sol, et que rien ne trahit leur présence, si ce n'est le léger filet de fumée que la chaleur de leur corps dégage par l'ouverture de la cachette et que l'on distingue du dehors lorsqu'il fait grand froid. C'est par là qu'on les découvre ordinairement.

Le père Lauguste, avec son compagnon, s'était arrêté sur le haut de la colline, puis voyant tous ses chasseurs en places, il s'était mis à descendre lentement, l'œil au guet et la main prête, vers la touffe de broussailles. C'était une position habilement prise pour opérer une reconnaissance, car venant d'en haut il avait dix chances contre une de s'esquiver si l'animal sortait pour attaquer, tandis qu'en s'en approchant par en bas il aurait pu être écrasé tout de suite du seul poids de son adversaire.

Une belle chasse, la chasse à l'ours !

Tout à coup, la figure du père Lauguste exprima une profonde surprise. Sans rien dire cependant, il se haussa sur la pointe des pieds, s'efforçant de plonger ses regards au centre de la touffe de broussailles, mais comme apparemment son examen ne lui révéla rien de satisfaisant, il tourna les yeux du côté où se tenait Brin-de-Fil et fit une grimace qui pouvait passer à la rigueur pour une sorte de sourire. Prenant aussitôt son parti, il remonta avec précipitation vers son camarade qui l'attendait au sommet de la colline.

L'inquiétude agaçait les nerfs des chasseurs.

Les deux vieillards échangèrent quelques mots, et cette fois ils descendirent ensemble.

En les voyant s'avancer avec mille précautions, s'arrêter, écouter, reprendre leur marche, tâter du doigt la détente de leurs armes, qui n'aurait pas compris que le moment solennel était arrivé ?

Affaissés sous le poids de l'émotion, Lambin et ses amis n'avaient que la force nécessaire pour soutenir leurs armes et ils cherchaient à retremper leur courage dans la vue des guides qui bravaient si résolument le danger.

L'une après l'autre, les batteries des carabines et ces fusils craquèrent sinistrement dans le silence du désert. Plus d'un frisson, plus ou moins vite réprimé, courut sur la peau de chaque homme.

La bataille allait commencer.

Deux boules de neige furent d'abord lancées dans la touffe de broussailles par Baptiste Grelon. Tous les chasseurs avancèrent instinctivement d'un pas en épaulant. Mais rien ne parut à l'orifice de la caverne.

La petite colonne de fumée devenait de moins en moins visible en raison de la force du soleil qui montait à l'horizon. L'anxiété pouvait se trahir par quelque écart compromettant. Le père Lauguste résolut de brusquer le dénouement.

Tancrède, plus imprudent que les autres, s'était le plus avancé. C'est lui qui poussa le premier cri.

— Je lui vois la tête !

A cette exclamation, le père Lauguste s'arrêta court et fixa son œil gris sur le collégien. Quelque chose comme une seconde grimace crispa sa figure, mais il se contint et, mettant sa main sur l'épaule de Baptiste Grelon à qui il dit deux ou trois mots à voix basse, il remonta vivement le coteau avec lui, puis se

tourna vers les chasseurs, étendit le bras et cria à pleine voix :

— Tirez !

Trois coups de feu retentirent. Les balles, brisant quelques aulnes, s'enfoncèrent dans la neige.

L'oreille tendue, le fusil fumant, nos hommes guettaient le résultat de cette décharge.

Ce fut au tour de Duclos à se signaler. Son feu porta mal, quoiqu'il se crut certain d'avoir bien visé.

Brin-de-Fil, placé près de Tancrede, voyait l'ours comme lui.

Lambin rechargeait avec ardeur. Chacun aurait voulu marcher au plus près, mais personne ne bougeait cependant ; l'excitation était à son comble.

— Attendez, mes amis ! cria le père Lauguste, il faut en finir.

En disant cela il avait l'air curieusement animé, le père Lauguste, et son compagnon aussi. La fin de ce drame approchait. Les armes étaient toutes rechargées.

Les deux vieillards descendirent de nouveau vers les broussailles. Alors on vit une chose que les yeux se refusèrent à croire, tant elle faisait supposer de courage chez celui qui l'accomplissait. Le père Lauguste, penché sur le trou dont il avait écarté les aulnes, plongeait dans l'ouverture une branche de sapin, qu'il retira un instant après toute dégoûtante... de l'eau d'une source qui coule en cet endroit !...

Une belle chasse, la chasse à l'ours !

Un grand éclat de rire poussé par les deux vieux chasseurs retentit longuement au loin. Nos amateurs étaient écrasés par leur déception. Ils comprenaient.

François Duclos, dont le sang s'était allumé à l'odeur de la poudre, ne respirait plus que carnage et contemplait d'un œil stupéfait l'attitude subitement refroidie de ses compagnons. Il ne comprenait pas.

Brin-de-Fil fut le premier qui rompit le silence. Le pauvre garçon, auteur involontaire de cette comédie, se livrait à un désespoir bien conditionné. Sans l'intervention de Tancrède, il se fut arraché les cheveux jusqu'au dernier crin inclusivement. Du reste il avait bien pu se tromper. Son erreur avait même été partagée par Lambin, Rocheteau, Fortier et les autres.

La température de la source, plus élevée que celle de l'atmosphère au mois de janvier, avait fondu ou plutôt percé la neige au-dessus de l'endroit où ce courant sortait de terre, et par cette espèce de cheminée elle se dégageait sous forme de vapeur légère, semblable à ce que l'on observe en hiver au-dessus d'une cache d'ours.

Une fois la branche de sapin exposée au regard, avec ses gouttelettes d'eau, la situation n'avait pas besoin d'être expliquée, sauf à Duclos et au Prussien qui n'avaient aucune idée de ce phénomène. C'est Tancrède qui les mit au fait.

Le père Lauguste riait toujours. Son compagnon faisait chorus. M. Bertrand n'en cédait ni à l'un ni à l'autre car, au bout du compte, cela lui semblait un maître coup que le fusillement d'une source après tant de préparatifs.

Le lecteur a déjà compris que le père Lauguste s'était rendu compte de la situation dès sa première descente de la colline, et que, loustic par nature, il n'avait pas voulu manquer l'occasion de s'amuser un peu en prolongeant la méprise et en faisant commettre

à nos chasseurs toutes les bévues possibles. Il les avait tenus sur le qui-vive sans sourciller, à son grand plaisir et à celui de Grelon.

— Bateau de bateau ! exclamait Brin-de-Fil en utilisant le plus fort juron de son répertoire, qui aurait jamais cru trouver une source à la place !...

“A la place” peignait admirablement la conviction antérieure du découvreur d'ours.

Toute chose a une fin. La déconfiture était complète. Il valait mieux en prendre son parti. La gaieté revint peu à peu au cœur de chacun. La réaction fut même poussée très loin lorsque, reportant son esprit sur les victuailles laissées à la ferme, Lambin proposa un diner monstre pour tromper la tristesse. La plaisanterie, seule monnaie dont on pouvait se payer, circula largement dans le cercle. Les ours ne furent pas épargnés ; ils le méritaient bien.

Un incident marqua le repas. Entre la poire et le fromage, les convives se précipitèrent vers l'étable, attirés par un grand tapage et par des cris qui annonçaient une lutte acharnée.

Un bambin de dix ans, armé de la vieille rapière, faisait une guerre sans merci aux inoffensives poulettes, protégées héroïquement par le coq du sérail. De son côté, sa petite sœur tenant à deux mains le sabre de Tancrede, se livrait sur le bataillon des canards et des oies à des assauts réitérés qui soulevaient un concert de justes plaintes contre cette violation brutale du domicile et du droit des gens.

Cette aventure redoubla la gaieté générale. On se remit à table en chantant. La fête était complète.

— Fichtre ! disait M. Bertrand en rassemblant les rênes de son cheval pour donner le signal du

départ, fichtre ! nous avons bien dîné ! Je crois même que le souper s'y trouvera inclus ; en tous cas, ce n'est pas de sitôt que ma femme rôtiра les grillades que je lui ai promises hier soir !

Nos chasseurs rentrèrent au village à la tombée du jour, très satisfaits du . . . dîner.

Une belle chasse, la chasse à l'ours !

1872.

LA TROMPETTE EFFRAYANTE

Charles Bernard avait laissé tomber son blanchissoir et se tenait les côtes de rire.

Vous me demandez de quoi riait Charles Bernard ? Pour le moment, rien ne presse ; je vais donc vous présenter un tant soit peu ce personnage.

Charles Bernard était un pauvre diable de poseur d'affiches qui prenait la vie comme elle se présentait. C'est vous dire qu'il agissait en philosophe sans s'en douter. Pour de l'instruction, il n'en avait guère tiré des livres, mais il savait une foule de choses qu'il avait apprises dans ses voyages. Cela lui tenait lieu d'études classiques et autres, et j'ajouterai qu'il n'en était que plus considéré dans le canton. Voilà pour son mérite et ses qualités.

Lorsque les devoirs de son état n'absorbaient pas tous ses instants, il se livrait avec bonheur à la pratique du chaulage des bâtiments et clôtures. Voilà pour ses goûts.

Or, le jour où je vous le présente, il est précisément en train de promener un large pinceau plat — *vulgo* blanchissoir — sur la devanture du jardinet de mon voisin. Il y a près de trente ans de cela.¹

1. Ceci se passa vers 1848.

Tout à coup un cri sourd se fait entendre aux environs. Il dresse l'oreille et reste la main immobile sur son ouvrage.

Le cri sourd continue.

Je dis cri sourd parce que c'était bien un cri, mais si puissant qu'il semblait être, il avait je ne sais quoi d'étouffé qui donnait l'idée d'une chose extraordinaire.

Ce cri venait-il du quartier, du centre de la ville, ou de la campagne ? Impossible de le dire.

Il était assez distinct pour que l'on crut que la source en était à quelques pas seulement. Mais il était assez fort aussi pour provenir de plusieurs centaines de pas.

Charles Bernard eut une seconde ou deux d'indécision en l'entendant, puis de l'air d'un homme qui a découvert un mystère ou une espièglerie, et qui en voit la ficelle, il laissa tomber son blanchissoir et se prit à rire à tout rompre.

Le cri continuait.

C'était quelque chose de terrible comme l'inconnu, de hideux comme le râle d'un possédé, de vibrant comme le bruit d'une cataracte, d'incompréhensible comme les clameurs que l'on entend dans les rêves.

La rue où travaillait Charles Bernard se trouva en moins de dix secondes remplie de gens terrifiés qui se lamentaient de mille manières et qui tous, bien sincèrement, croyaient à la fin prochaine du globe.

Il n'y avait pas, en effet, à badiner. Le cri continuait en augmentant de volume. Ce *crescendo* était épouvantable. Personne ne pouvait expliquer d'où provenait la voix. Personne non plus ne pouvait se figurer à quelle espèce d'animal elle appartenait.

Charles Bernard avait compris cela et c'était ce qui l'amusait tant.

Le cri continuait et s'étendait de plus en plus. Au lieu du murmure inouï qu'il avait d'abord fait entendre et qui était déjà suffisant pour effrayer toute une population, c'était maintenant une voix distincte, un souffle rauque et énergique qui remplissait l'air et dont les vibrations portaient la terreur chez les êtres les plus solidement constitués.

Plantés sur leurs jarrets, le corps repoussé en arrière, la tête levée, l'oreille droite, l'œil hagard, les naseaux ouverts, les chevaux s'étaient arrêtés dans les rues. Leurs conducteurs, aussi épouvantés que les bêtes, cherchaient à droite et à gauche une assurance qui ne se trouvait nulle part.

Sortis de leurs maisons, citoyens et citoyennes, garçons et filles, se précipitaient dans la rue et tombaient nez à nez avec des voisins tout aussi alarmés qu'eux-mêmes.

Le cri continuait, et Charles Bernard riait toujours.

Le juge Bolete courait de haut en bas de la rue, criant à tue-tête qu'il savait d'où venait le cri. Vous comprenez qu'il ne le savait pas, mais qu'il croyait l'avoir trouvé. Tout le monde se mit à le suivre, quoiqu'il ne fut vêtu que d'une robe de chambre et de pantoufles éculées.

Sa suite rencontra au coin de la rue une autre foule, aussi bouleversée, qui cherchait à contre-courant d'où pouvait venir le cri.

Le cri ne cessait de se faire entendre.

Au moment où les deux foules se heurtèrent, la voix puissante qui couvrait la ville éclata en deux ou

trois accents aigus. La plupart des auditeurs se mirent à genoux. On croyait décidément avoir affaire à "la trompette effrayante".

Le spectacle que présentait la ville est impossible à peindre. Il ne restait pas une âme dans les maisons, pas même les enfants au berceau, car les mères s'en étaient emparés avant que de fuir. Personne ne songeait à parler. La voix surnaturelle, terrifiante, gigantesque, colossale, qui se faisait entendre, tenait lieu de tout commentaire. On se regardait à peine. La mort et la peur se tenant par la main personifieraient l'attitude et les sentiments des braves gens dont je vous raconte le désarroi.

Charles Bernard riait de plus en plus fort.

Le juge Bolete revenait sur ses pas à la tête de ses fidèles, et par les grands mouvements de désespoir qu'il imprimait à ses bras et à sa robe de chambre, il donnait le tableau le plus complet de la désolation et de la terreur.

Les larmes s'étaient mises de la partie. Hommes et femmes en versaient à cœur fendre. Plusieurs demandaient un prêtre pour se confesser. Des ennemis irréconciliables s'embrassaient et se juraient le pardon de leurs offenses.

Enfin, un troupeau de vaches échappées de la commune de la ville passa comme l'éclair dans la rue principale de la ville, la queue en l'air, la tête baissée, les pieds ruant. Au lieu de provoquer une hilarité générale cela ne servit qu'à porter davantage la désolation dans les cœurs.

Charles Bernard, voyant cela, riait à se démonter les côtes.

Le cri avait continué de soutenir son diapason. C'était un hurlement comme l'esprit n'en pourrait rêver. Quelque chose qui n'a d'expression en aucune langue. Une note horrible, infernale, rageuse, échelée, qui semblait venir autant du ciel que de la terre et dont personne ne saurait comparer l'effet énervant à autre chose qu'aux éclats de la trompette du jugement dernier.

Enfin, fous de terreur et croyant voir venir la mort, les élèves des écoles se répandaient dans les rues, augmentaient la foule et criaient partout que la fin du monde était proche.

Charles Bernard se pâmait de plaisir. Jamais il n'avait assisté à pareille fête. Mais lorsqu'il vit le curé sortir pâle et défait du presbytère, la tête nue et la voix tremblante, il ne put y tenir et se mit à crier comme un sauveur :

“M. le curé, M. le juge, M. Chicoine, M. Panneton, M. Dorval, M. Chose, M. l'avocat, M. Machine, M... hé ! hé ! je sais ce que c'est ! n'ayez pas peur ! Ce n'est pas dangereux...”

Et il s'arrêta pour donner libre cours au fou-rire qui s'emparait de lui encore une fois.

Le curé voyait bien que pour rire de la sorte notre homme devait avoir de bonnes raisons. Le juge se trouva à penser justement de la même manière. C'est pourquoi ils s'approchèrent du rieur.

— Eh ! pour l'amour de Dieu, que signifie cela ? dit l'un d'eux.

— Je vous demande pardon, monsieur, ce n'est rien, commença Charles Bernard.

— Comment ! rien ! Vous n'entendez donc pas ?...

— Mais oui, j'entends très bien. C'est le sifflet d'un bateau à vapeur. J'en ai vu et entendu de plus laids que celui-là dans mes voyages !...

Et Charles Bernard riait comme un homme parfaitement heureux du tour que le sifflet à vapeur venait de jouer aux paisibles habitants de la ville des Deux-Grèves où il n'avait jamais été entendu avant ce jour.

1873.

LA TALOCHE

Figurez-vous, lecteur, que j'ai eu des commencements comme tout le monde. Vers 1860, je prenais plaisir à rédiger des petites histoires que je ne publiais pas. C'était par manière d'exercice pour apprendre à écrire. Je retrouve l'un de ces brouillons et je le mets "au propre", ce qui me ramène à cinquante ans en arrière, au temps des "voyageurs" de l'Ottawa, du Nord-Ouest et du Wisconsin, car j'ai connu bon nombre de ces hommes intrépides, bons enfants toujours, grands parleurs et souvent d'une amusante conversation. La race n'existe plus: les chemins de fer ont supprimé les coureurs de bois et de prairies.

A l'âge de quatre-vingts ans, le père Lavigueur n'avait pas de passe-temps plus agréable que de raconter ses prouesses et celles de ses compagnons d'autrefois.

Je ne cache pas qu'il nous en faisait "accroire" et que ses souvenirs pouvaient aussi être embrouillés un "tantinet", mais à part cela ils ne manquaient ni d'attrait ni de bon sens. Tout inactif qu'il était dans ses dernières années, le "bonhomme" conservait ce feu de la prunelle et cette liberté des jointures qui faisaient qu'en l'apercevant on avait envie de s'écrier:

“Ah ! bagasse, une belle mine ! ce devait être une fière jeunesse.”

Hé ! le père Lavigueur avait effectivement passé par des jours orageux et s'en était tiré “comme un homme”. On voyait assez à sa haute taille, à la carrure de ses épaules et au balancement de ses longs bras quand il s'animait, que tomber sous sa poigne n'avait pas dû être un jeu d'enfant vers 1810 ou aux environs.

Le père Lavigueur aime à faire le récit de ses débuts dans les grands voyages de cette époque. Il narre ses vaillantises, celles des autres, enfin il nous donne une image d'un genre de vie qui n'existe plus. Sur le chapitre des hostilités entre les compagnies de traite son répertoire est inépuisable.

— Ah ! monsieur, il fallait voir comme on s'plotait ! Les bons hommes aimaient à se rencontrer, et alors c'était une fête. Tant plus qu'on se battait, tant plus qu'il y avait de batailleurs. C'était un besoin, voyez-vous.

— Et vous en avez frotté plus d'un, n'est-ce pas ? car il me semble que vous n'aviez pas froid aux yeux, vous non plus.

— Aie ! je ne me laissais pas marcher sur le pied. Demandez-en des nouvelles au gros Charliche, à Pierrot l'Américain, à Bill Collins,¹ à Paul Petit, à Bérubé la Claque encore !

— C'étaient pourtant de solides gaillards que ceux-là, père Lavigueur.

1. Sur Bill Collins, boxeur tory, voir *Mélanges historiques*, volume 12, pages 25, 27, 40.

— Ben oui, ben oui, mon garçon, c'étaient pas les premiers venus... ni Thomas Lavigueur, s'il vous plaît, ajoutait-il en clignant de l'œil et poussant par saccades un rire sec calculé à dessein... ni Thomas Lavigueur non plus !

Une fois mis en verve, il jasait beaucoup, ce qui m'a toujours fait croire qu'il était plus malin et vantard que redoutable et que, l'âge ayant diminué ses forces, il ne lui restait que son caractère un peu chicanier, fantasque, irascible peut-être.

Un matin, l'on nous dit que le vieux voyageur se mourait. Débilité générale, dépression nerveuse, détente de toute la machine, effets de l'âge, quoi !

— Malgré tout, disait le docteur Lambert, je crois avoir trouvé le moyen de le sauver.

Et il se rendit auprès du malade.

— Eh bien ! père Lavigueur, dites-moi ce que vous avez.

— Cela va mal. Je m'en vas et plus vite qu'on ne le croit.

— C'est mal à propos, parce qu'il y a des gens de votre âge qui ne partent pas aussi aisément.

— Qui dit cela ?

— Paul Petit.

— Ouais ! l'effronté, il a soixante-douze ans. Il m'en a toujours voulu depuis la taloche que je lui ai administrée, au fort Coulonge.

— Mais oui, il prétend qu'il peut vous tenir tête, et il se vante de pouvoir durer plus longtemps que vous.

— Comment, lui ! me tenir tête ! Ah ! ah ! ah ! c'est fameux ! Il n'en a jamais été capable. Ah ! le

bavard, attends un peu, je n'en mourrai pas de cette fois, nous verrons !

Et le voilà qui se redresse, qui marche droit devant lui en maniant sa canne au lieu de s'appuyer dessus. Ses regards sont flamboyants et toute son attitude respire la provocation.

— Allons ! bon, le voilà en l'air, s'écrie le docteur. Il faut le calmer. Tenez, j'ai dans ma poche une goutte de cognac, toute exprès pour votre maladie. Prenez-moi ça comme une vieille connaissance.

— C'est pas de refus le moindrement. Tiens ! c'est du bon, c'est rare à présent, docteur, j'ose dire que c'est très rare.

Il entrecoupait ses paroles de petites gorgées d'eau-de-vie.

— Très rare, le bon. Oh ! vous direz à Paul Petit que je suis encore capable de prendre un coup.

Puis, des mots, des mots. Mais l'homme était sur ses jambes. La réaction produite par la ruse du médecin opérait des merveilles. Après le cognac, il avala une soupe au riz, poussa une promenade dans le fond du jardin, dormit un bon somme et à son réveil trouva, à son grand plaisir, la petite gourde du docteur à son chevet. On eut soin de se conformer aux conseils de ce dernier quant au régime alimentaire, etc. Trois jours après le père Lavigueur racontait des histoires avec sa faconde ordinaire et trottait par la ville.

L'ESPRIT FRAPPEUR

Le vieillard qui m'a raconté cette histoire est plein de vie.

Lisez, n'ayez pas peur ; ensuite, passez le livre à votre voisin.

C'est le vieillard qui parle.

“ Cette nuit-là, nous n'avions pu dormir dans la maison. Soit l'effet de la chaleur du poêle, dans lequel j'avais mis une bûche de forte taille sur les onze heures, soit autre chose, nous étions tous éveillés, ma mère, ma sœur, mon petit frère et moi, lorsque vers quatre heures du matin nous entendîmes une succession rapide de coups frappés comme avec le joint des doigts d'une main fermée sur les panneaux d'une porte.

“ Pan, pan, pan, pan...

“ — Quelqu'un frappe à la porte, dit ma mère.

“ Sans trop me rendre compte de ce que je faisais, je sautai à bas du lit et en moins de trente secondes, j'étais dehors.

“ A la porte, sur le trottoir, dans la rue—personne.

“ Je remontai l'escalier et fit mon rapport en conséquence.

“ — Voilà qui est étrange, remarqua ma sœur, nous avons entendu très distinctement les mêmes coups...

“Elle n’acheva pas; le frapement venait de recommencer. C’était, à ne pouvoir s’y tromper, dans la direction du bas de l’escalier, vers la porte qui donne sur la rue.

“Sans réfléchir, ou plutôt obéissant avant tout à ma nature impétueuse, je m’élançai vers l’escalier pour avoir raison de cet étrange signal, mais ma mère, ma sœur et mon jeune frère ne firent ensemble qu’un bond au devant de moi pour m’empêcher d’exécuter ce dessein. Je les regardai avec surprise. Leurs traits bouleversés, la pâleur de leur visage, leurs gestes, tout me disait en moins de temps qu’il en faut pour le dire, qu’une terreur soudaine s’était emparé d’eux.

“Je vous avoue que je ne perdis pas un instant; je fis de même et commençai à trembler de tous mes membres. J’avais peur de l’audace que je venais de montrer, peur de n’avoir pas eu peur d’abord.

“Quel reste de nuit nous passâmes ! Je ne vous la raconterai pas, c’est à vous de l’imaginer, si jamais il vous est arrivé d’avoir eu peur, peur, peur, peur !

“Dès le matin, tout le voisinage savait notre aventure. Je dois dire que nous l’avions racontée très honnêtement, correctement, si je puis m’exprimer ainsi, mais il fallait voir les transformations qu’elle subissait en passant de bouche en bouche ! Ma mémoire, un peu rebelle à soixante-douze ans, en a retenu à peine quelques détails. Ce fut pendant cinq jours le sujet de tous les commérages du quartier.

“Nous-mêmes, effrayés outre mesure par ces récits impossibles, nous en étions arrivés à ne plus fermer l’œil et à requérir les services de nos voisins assez complaisants pour venir coucher chez nous chaque soir.

“Enfin, le sixième jour, nous reçûmes la nouvelle que l'un de nos cousins, parti pour un voyage, avait été tué dans un accident de chemin de fer.

“En comparant la date et l'heure de sa mort, nous nous aperçûmes que cela correspondait à la nuit et à l'heure où les coups mystérieux avaient frappé nos oreilles...”

Le conteur, nous voyant sous l'empire d'un saisissement facile à comprendre, en profita pour suspendre son récit, allumer sa pipe et tisonner un “tantinet” le feu de cheminée qui jetait dans la chambre ses lueurs tremblottantes. Un instant après il reprit.

“Cette fois, le village entier se mêla de l'affaire. Notre demeure devint l'objet de la curiosité publique; c'était à qui s'y montrerait le nez. On n'a pas d'idée de la multitude d'anecdotes qui coururent à ce sujet sur notre compte, et sur le compte de toutes les familles où des événements de cette nature s'étaient produits autrefois, car il est bon de vous dire que j'ai toujours été étonné d'entendre, à la moindre mention d'un fait merveilleux ou tout simplement inexpliqué, nombre de personnes en citer vingt autres analogues et tous plus ou moins attachés à leur histoire intime.

“Deux jours et deux nuits se passèrent sans nouvelle manifestation du phénomène. Nous vivions en compagnie d'une vieille tante et de son frère, lesquels étaient accourus chez nous à la nouvelle de ces événements singuliers.

“Le troisième jour, en plein midi, comme nous allions nous mettre à table, pan, pan, pan, pan !...

“Ma tante et ma sœur s'évanouirent. Ma mère et mon frère poussaient des cris, tandis que mon oncle

et moi nous nous précipitions dans le corridor, d'où semblaient venir les coups en question.

“Rien dans le corridor. Rien à la porte que nous ouvrons toute grande. Notre bon chien Scapin, souple épagneul aux yeux intelligents, se démenait dans nos jambes comme s'il eut compris ce qui se passait, et paraissait très mal à l'aise de notre embarras. Je le caressai avec affectation, dans l'espoir que ma mère et mon frère qui nous avaient suivis, jugeraient par là que je ne faisais pas un cas majeur de ce que nous venions d'entendre. Le gentil Scapin retourna tranquillement se coucher sur la peau de mouton teinte qui lui servait de canapé au bas de la porte du salon. Déjà, ma sœur et ma tante étaient revenues à elles. Nous nous retrouvions dans la salle à manger... mais pas d'appétit parmi nous, je vous l'assure !

“Vous ne saurez jamais par quelles transes nous passâmes durant les quinze jours qui suivirent. Il suffit de vous mentionner, outre le va-et-vient des gens, les deux nouvelles alertes qui nous survinrent, l'une à cinq heures du matin, et l'autre vers huit heures du soir. Cette dernière eut lieu au moment où monsieur le curé était à la maison, et il put certifier avoir entendu le roulement de dix ou douze coups rapides, frappés comme avec le doigt replié dans la porte de la rue.

“Le lendemain, monsieur le curé vint trois fois. Il ne s'était rien produit de nouveau. A voir la façon dont il branlait la tête lorsque nous abordions ce sujet, je pensais bien qu'il avait conçu des doutes, et qu'il guettait une occasion propice pour adopter une opinion là-dessus. Il avait prié, il priait chaque jour avec nous à cette intention, toutefois, il prétendait que si le bon

Dieu avait voulu se servir de moyens surnaturels pour nous donner des avertissements, nous saurions à cette heure ce que cela signifiait.

— Le bon Dieu, disait-il souvent, ne fait pas de farces ; s'il veut communiquer avec nous par de semblables procédés, il est bien étonnant qu'il prolonge et qu'il n'en soit pas encore venu aux explications. Enfin attendons encore, nous verrons.

Comme il parlait, le dos tourné au poêle du corridor qui chauffait à toute ardeur, et les yeux fixés sur mon chien Scapin qui reposait presque à ses pieds, le long de la porte du salon, comme d'habitude, ... pan ! pan ! pan ! ... trois coups distinctement frappés dans la porte du salon nous firent bondir de stupeur.

— Ah ! ah ! ah ! fit monsieur le curé sur un ton moitié riant, moitié surpris, en voilà une bonne ! ah ! une bonne !! Je m'en doutais bien, mais...

Pan ! Pan ! Pan ! ... recommença.

Et tous nos yeux suivirent la direction de ceux du curé qui se fixaient sur mon bon chien Scapin, lequel avait relevé sa tête quelque peu et de la patte gauche de derrière se grattait le flanc avec un entrain superbe. Cette patte gauche repliée à demi formait un coude dur et ferme qui toquait d'aplomb dans la porte à chaque mouvement de la bête.

De là les coups secs, pan, pan, pan, qui nous avaient presque fait mourir de peur et dont le bruit incompréhensible avait tant occupé le public."

Là-dessus, le bonhomme secoua les cendres de sa pipe, nous regarda un instant, puis, jugeant que l'historiette avait produit son effet, il éclata de ce rire franc et clair de narquois heureux du tour qu'il vient de jouer à ses auditeurs.

Pour ma part, j'avais commencé à rire dès le début de la soirée, en l'entendant parler d'accident de chemin de fer qui se serait passé, il y a plus de cent ans, et à cause de cet anachronisme,¹ je n'avais pas beaucoup cru au merveilleux de l'esprit frappeur.

Et vous ?

1873.

1. Les chemins de fer n'existaient pas encore il y a un siècle.

LE RÊVE DU CAPITAINE

(Imité de l'anglais de J.-A.-H. Leeds, de Mégantic.)

Notre époque peut se nommer à juste titre l'âge du doute. La civilisation, avançant toujours, s'est débarrassée de toute croyance qui ne se base point sur des faits patents, des choses tombant sous les sens et démontrables géométriquement. On refuse d'abord de croire, puis on fait une question ouverte de l'événement et l'on accepte de croire après cela que si l'on veut bien se rendre au résultat de l'épreuve faite. On scrute avec soin, on conteste jusqu'à la foi de nos pères. La présente génération va plus loin : elle rejette assez souvent cette même foi, afin de ne pas avoir à s'en occuper. Ce sentiment étant devenu presque général, il s'en suit que les histoires de l'autre monde, ou n'importe quels traits plus ou moins surnaturels ne sont plus considérés que comme d'absurdes inventions, et ceux qui osent élever la voix contre cette tendance universelle sont vite accablés de ridicules et de brocards.

Puisque l'on s'est mis à nier l'existence des spectres, des fantômes, des revenants de toute nature, en dépit des milliers de témoignages classiques et autres, doit-on s'étonner que la croyance aux songes, bien qu'appuyée sur la révélation, soit de nos jours aussi mal accueillie !

Il existe plus de choses dans le ciel et sur la terre que dans toutes les conceptions de notre philosophie, a dit Shakespeare.

Il ne manquera pas de gens qui mettront en doute la véracité du récit suivant, mais, après tout, qu'ils l'envisagent comme bon leur semble : les faits sont authentiques.

Le petit village de Waterton repose douillettement au milieu des champs de houblon de Kent, en Angleterre. Dans le salon de l'une de ses plus attrayantes maisons deux personnes se disaient adieu.

C'était le 15 décembre 1811.

A première vue, on s'apercevait que c'étaient des amoureux.

Si j'écrivais un roman, il me serait facile de vous parler des aimables qualités et des grâces de la jeune fille qui est en scène, comme aussi des mérites du jeune homme qui va se séparer d'elle, mais je ne raconte qu'une simple histoire.

Leurs noms étaient Annie Lee et Charles-Edouard Howard, capitaine au 47^e régiment en partance pour le Canada, car l'attitude des Américains annonçait des hostilités prochaines.

Le capitaine aimait profondément sa fiancée, néanmoins, à son âge, l'attrait des aventures, surtout chez un militaire, adoucissait en lui l'amertume de la séparation.

Il n'en était pas ainsi de la jeune fille dont le chagrin ne pouvait manquer de s'aggraver par une absence peut-être d'une longue durée et, en plus, l'anxiété particulière à la situation. La guerre pouvait être fatale à l'officier. Annie l'implora d'abandonner le service, parce que, dans sa douleur, elle ne

calculait plus rien et proposait nettement d'adopter le moyen le plus propre à la consoler.

— Comment ! s'écria Howard, vous me conseillez une telle démarche, mais j'en mourrais de honte, savez-vous ! Ne songeons pas à cela un seul instant. A mon retour, vous oublierez tout, tout ! Nous entrerons chez nous pour ne plus nous séparer. C'est un sacrifice momentané qui s'impose à nous, ma bonne amie, — nous ne pouvons être exemptés des obligations ordinaires de la vie, — ma carrière me réclame en ce moment. Patience, courage, au revoir, au revoir.

— N'allez pas croire, reprit-elle, que j'agisse ainsi par un sentiment d'égoïsme, non ! Hier encore, ma résolution était inébranlable : je devais supporter courageusement l'absence, mais aujourd'hui tout est changé, j'éprouve les étreintes d'un pressentiment funeste. Si vous partez, je ne vous reverrai plus vivant.

La conversation roulait sur ce triste sujet, lorsque sonna l'heure de se séparer. Annie répétait avec instance que tout était fini et qu'ils ne se reverraient plus. Le capitaine, domptant sa douleur, la quitta baignée de larmes et sortit la mort dans l'âme.

*

* *

Là-bas sur les flots bleus de l'océan, un navire arrêté par le calme plat, se mire à la fois dans les deux abîmes qui l'enveloppent de partout : le ciel et l'eau. Il fait nuit, mais le temps est clair et la lune resplendit dans la voûte céleste. Le capitaine Howard vient de quitter son cadre, se sentant réveillé par un étrange travail d'esprit, et il se promène sur le pont plongé

dans une profonde inquiétude ou plutôt un trouble difficile à analyser. Cette contenance frappa l'officier de quart qui ne put s'empêcher de dire :

— Qu'avez-vous donc, capitaine ? vous êtes morose et abattu à l'extrême.

— Crawford, croyez-vous aux songes ?

— Comment, si j'y crois ! mais oui, est-ce que je ne rêve pas souvent moi-même ?

— Ce n'est point là ce que je veux dire. Seriez-vous d'opinion, par exemple, que les rêves reflètent parfois d'avance des événements qui nous concernent, en un mot qu'ils nous prédisent l'avenir ?

Un franc éclat de rire fut la réponse de Crawford.

Son ami lui tourna le dos, non pas de dépit, mais pensant plutôt l'avoir blessé en le supposant capable de pareilles idées. Crawford le laissa revenir de son côté au cours de sa promenade et, très amicalement, lui demanda de s'expliquer.

— Car enfin, dit-il, je ne puis concevoir que vous attachiez quelque importance aux visions du sommeil.

— Puisque c'est ainsi, je vais vous raconter ce qui m'est arrivé.

Et plus gravement :

— Cette nuit, j'ai vu ma fiancée.

— Eh bien ?

— Je l'ai vue comme je vous vois.

— Quoi de plus ordinaire que ce songe !

— Ah ! vous allez comprendre, c'est plus que vous ne devinez. La vision m'est apparue au milieu d'une nuit pure et calme, dans un lieu que je ne connais pas, en apparence loin de l'Europe, en tout cas un pays nouveau, peut-être celui où nous nous rendons. Au bord d'un large fleuve ou d'un lac, sous l'ombrage

d'un orme magnifique, au pied d'une éminence qui domine au loin les eaux, un homme était étendu, silencieux, immobile, mort pour tout dire. Je le regardai, il avait un trou de balle dans le front.

— Allons, mon ami, vous imaginez les choses, c'est la fièvre plutôt qui vous tourmente, il faut chasser cela...

— Détrompez-vous, je n'éprouve aucune surexcitation, si je suis sombre c'est que je réfléchis. Cet homme, j'ai voulu le voir de près dans mon rêve... c'était moi ! je me reconnus sous la figure de ce cadavre. Alors ma vision s'embrouilla. Peu après, je vis apparaître le cimetière de Waterton, dans lequel entrait une procession de funérailles. Je reconnus nombre de mes amis dans cette foule, mais mon attention s'attacha principalement sur une femme vêtue de deuil et qui avait la figure couverte d'un long voile de crêpe. J'étais certain de la connaître, mais sans pouvoir la nommer, à cause de son voile qui masquait ses traits. Elle paraissait accablée de chagrin. La cérémonie se termina. J'entendis le bruit sourd de la terre qui tombait sur le cercueil. Jugez de ma stupeur lorsqu'en portant mes yeux sur le couvercle j'y lus ces mots gravés sur une plaque d'argent : "Charles-Edouard Howard, mort le 15 décembre 1814." !

— Vous avez lu cette inscription ? vous ne vous l'êtes pas fourrée dans la tête, comme on dit généralement ?

— Attendez donc, vous n'êtes pas au bout, tout se suit dans ce tableau. Lorsque les gens furent dispersés, la femme vêtue de noir resta seule près de la tombe et découvrit sa figure : c'était celle d'Annie Lee ! Elle ne pleurait pas, mais toute son attitude respirait

la douleur la plus vive. Je voulus lui parler, la consoler, mes efforts ne réussirent qu'à m'éveiller. Depuis, je n'ai fait que penser à cela, et pour peu que je ferme les yeux, ces scènes navrantes s'offrent à mon esprit.

— C'est assez étrange, dit Crawford. Cependant, vous devez savoir qu'on ne doit pas attacher d'importance à ces caprices de l'imagination que produisent les songes. Soyez donc plus maître de vous et ne vous frappez point l'esprit de cet événement bizarre.

— Vous avez probablement raison, mon cher Crawford. Tout de même la date fatidique du 15 décembre 1814 me tourmente. Je l'aurai sans cesse dans l'esprit.

— D'ici là nous aurons trop à faire pour y penser beaucoup.

— Je voudrais l'avoir dépassée ! L'impression que ces chiffres m'ont causée en les voyant sur mon cercueil me semble ineffaçable... Que va-t-il donc m'arriver, mon Dieu !...

Plus tard, les deux officiers furent séparés, l'un demeurant dans le Bas-Canada, l'autre servant sur le lac Ontario, mais l'automne de 1814, ils se retrouvèrent ensemble dans le voisinage de Sacket Harbour, à bord d'une canonnière chargée de faire le guet le long du rivage. La nuit était noire, l'air alourdi par des nuages qui annonçaient le mauvais temps ; pas un feu sur le rivage ; on savait d'ailleurs que l'ennemi ne se risquait pas de camper si près des canons de la flotte anglaise.

— Voici bientôt trois ans que nous sommes en ce pays, remarqua Crawford, j'en ai assez pour mon compte. Heureusement que la guerre est à peu près

terminée. Après tout nous n'avons pas lieu de nous plaindre. Les aventures et les périls ne nous ont pas fait défaut, mais, Dieu merci, tout s'est bien passé. En plus, nos drapeaux sont victorieux. Yankees, tempêtes, neige, maladies, navigation difficile, en avons-nous traversé ! et sans une égratignure, ni vous ni moi.

— Oui, répondit Howard d'un air mélancolique, mais gare à moi ! c'est aujourd'hui le 15 décembre 1814...

— La journée est assez avancée pour que nous la regardions comme passée. Du reste, dès demain, nous rentrerons à Kingston pour n'en plus sortir que pour notre retour en Angleterre.

— Pauvre Annie ! que j'ai hâte de lui prouver combien ses craintes étaient mal fondées, et que j'éprouverai de joie à lui raconter le rêve fantastique dont j'ai été préoccupé depuis si longtemps... mais, ajouta-t-il en se remettant à réfléchir, je redoute les quelques heures qui s'écouleront d'ici à demain matin... Crawford, s'il m'arrive malheur, souvenez-vous, je vous prie, que je veux être enterré à Waterton et que vous devez remettre ce bijou à Annie. Vous y joindrez cette lettre que j'ai écrite hier et qui lui raconte tout ce que vous savez au sujet de mon rêve.

— Bah ! dit l'autre, il est onze heures et demie du soir, je puis vous promettre tout ce que vous voudrez, car avant minuit nous aurons à peine le temps de fumer une pipe, et rien n'annonce le moindre danger.

— A votre aise, mon ami...

Sa phrase fut interrompue par plusieurs voix qui venaient de la terre, appelant au secours. C'étaient des soldats anglais prisonniers de guerre qui s'étaient

échappés du camp américain. Aussi, à peine cette circonstance fut-elle comprise que Howard fit mettre la chaloupe à l'eau et sauta dedans avec deux hommes pour piquer vers le rivage. Il y trouva quinze Anglais. C'était deux fois ce que pouvait porter son embarcation, et il se résolut à faire exécuter deux voyages, restant lui-même à terre pour attendre le retour.

Tout alla bien jusqu'au moment où la chaloupe reparut, mais alors une volée de coups de fusils partant de la falaise fit voir que les Américains avaient suivi la piste des fugitifs et les serraient de près. La canonnière aussitôt se rapprocha en tirant sur la hauteur pour empêcher les Américains de gêner l'embarquement de ceux qui attendaient la chaloupe. Tous les hommes furent sauvés, à l'exception du capitaine Howard dont personne n'avait eu connaissance à partir de la minute où l'ennemi avait ouvert le feu.

Au point du jour, Crawford ramena la canonnière au même endroit, et ne voyant aucun indice de la présence des Américains, il descendit à terre pour explorer les environs. Il ne fit pas un arpent avant que d'apercevoir couché sous un orme à forte ramure, une forme humaine immobile, et de suite il reconnut le capitaine Howard, lequel avait reçu une balle dans la tête, le seul projectile tiré avec succès par les assaillants de la nuit précédente.

Crawford, vivement ému et comme frappé de terreur, s'agenouilla pour prier Dieu, tandis qu'on enlevait le corps.

Au mois de juin 1815, le cimetière de Waterton recevait la dépouille mortelle du jeune et malheureux officier. Le jour où Annie Lee pénétra dans le funèbre enclos pour y prier sur la tombe de son fiancé, elle

avait déjà la mort dans l'âme, je veux dire que, ruinée par le chagrin, sa santé dépérissait et sa vie ne tenait plus que très peu à la terre. La pauvre enfant se préparait à mourir pour aller rejoindre celui qu'elle avait tant aimé.

Crawford, devenu colonel quelques années plus tard, passa un jour par Waterton. Il eut l'idée de revoir la tombe de son ami qu'il avait quittée en juin 1815. Tout le pathétique du récit qui précède lui revint à la mémoire lorsqu'il lut sur deux pierres tumulaires, placées non loin l'une de l'autre, les inscriptions suivantes :

CHARLES-EDOUARD HOWARD

décédé le 15 décembre 1814.

ANNIE LEE

décédée le 15 décembre 1815.

1873.

MORDANT MORDU

Je lâche la bride à mes souvenirs personnels.

Peut-être ne vous amuseront-ils pas autant qu'ils m'égayent encore après nombre d'années, c'est assez probable ; en tous cas, je vous invite à ne point oublier tout le long du récit que "c'est arrivé pour de vrai".

Il n'y a rien qui fasse plaisir comme la lecture ou l'audition d'un épisode que l'on sait être basée sur des faits réels. Or, il y a des centaines de personnes qui reconnaîtront ce dont je vais parler, et quoiqu'il s'agisse d'événements de peu d'importance, je suis certain de provoquer chez ces témoins du temps jadis, un retour de la franche et bonne gaieté qui servit d'assaisonnement aux scènes que je raconte aujourd'hui.

Je remonte dans mon humble existence et je me vois en face d'une vieille demoiselle à l'œil dur, à la parole brève, à l'accent criard et colère, qui d'une main me désigne la porte et de l'autre... me lance un regard formidable, comme s'exprimait avec emphase notre maître d'école.

Il faut vous dire que, depuis la naissance de mon grand-père, je suis affligé d'un mal terrible. J'ai en horreur les chiens, petits ou grands. C'est quelque

chose d'insurmontable, d'incompréhensible, car, je puis dire, avec l'expression populaire, que je n'ai pas l'habitude d'avoir froid aux yeux. A la vérité, ce n'est pas seulement dans l'œil que je sens des défaillances lorsque je rencontre ces quadrupèdes, c'est dans la nuque, dans l'épine dorsale, dans les bras, dans les jambes, partout enfin, et tandis que je passe à l'état de laine cardée, mes cheveux font le contraire, ils raidissent, si bien qu'en ce moment on pourrait s'y tromper et les prendre pour faire des bagues de crins. Ah ! vrai comme j'ai l'honneur de vous le dire !

Comprenez-vous cela ? Avoir peur d'un chien gros comme le poing et qui peut-être ne mordrait pas une mouche. C'est une conduite insensée de la part de mes nerfs et j'en suis encore à me demander pourquoi et comment il se fait que je ne parvienne point à me rapatrier avec "l'ami de l'homme", le chien. Mystère.

L'aventure commença un dimanche, comme je passais devant la demeure de la famille Huart, dans la ville des Deux-Grèves, Bas-Canada.

Je m'en allais sur le trottoir de la rue des F., chantonnant selon mon habitude. Tout à coup, il m'arrive sur les pieds un peloton de poil gris, avec accompagnement d'abolements, de grognements et de trémoussements extraordinaires !

Avant même d'avoir reconnu Turc, le vilain barbet chéri de mademoiselle Huart, les trente-six mille fibres de mon être avaient reçu le choc électrique et je cherchais un endroit du paysage pour m'évanouir. La petite bête était là, qui se démenait autour de mes jambes et qui jappait à pierre fendre. Rivé au sol,

l'air attéré et le cœur gros comme la cathédrale, je tremblais et suais la peur de tous mes membres.

En ce moment, une demi-douzaine de petits coups secs frappés à la vitre de l'une des fenêtres du salon de la famille Huart suspendirent brusquement les démonstrations de Turc et mon œil reconnaissant put distinguer à travers la fenêtre, la tête blonde d'une fillette de douze ans qui venait par ce signal de rappeler le chien à son devoir, et de me rendre un peu à moi-même. Mon bourreau fila vite et prestement, l'oreille basse, la mine honteuse, et opéra sa retraite par la porte ouverte de la cour.

Mais à peine avait-il disparu que, soudain, mes muscles retrouvèrent leurs forces, plus que leurs forces, et me voilà doué d'un courage de lion ! J'eusse enfoncé un bataillon... de chiens. Sans plus tarder, je me précipite dans la cour, je ramasse une sorte de baguette flexible que le hasard me présente et je tombe comme un foudre de guerre sur Turc, qui se blottit dans la porte de la cuisine. Ce que je lui donnai de coups n'a jamais été compté, mais il est évident que je tapais autant dans la porte que sur le dos du monstre, dont les cris eurent bientôt alarmé le voisinage.

La porte de la cuisine s'ouvrit bientôt au milieu d'un vacarme indescriptible causé par les pleurs et les gémissements de toute la famille, sans compter la musique du chien. Celui-ci fonça dans la maison et je me trouvai en face des Huart. Il y en avait des petits, et de plus petits encore ; les uns étaient des filles, les autres des garçons. Quelques-uns pleuraient ; celui-ci cherchait un bâton pour m'assommer ; le reste

m'accablait d'injures. Ils étaient onze, tous en furie. Là-dessus, pas un homme, mais il y avait une femme, et elle en valait plus d'un qui se montre fier de porter le pantalon ! Miséricorde, mes bons amis ! Elle me dardait ses prunelles jusqu'aux os...

Et c'est ce qui vous explique cette phrase de tout à l'heure : "je me vois en face d'une vieille demoiselle à l'œil dur, à la parole brève, à l'accent criard et colère, qui d'une main me désigne la porte et de l'autre..." Vous savez ?

Battre en retraite me parut fort à propos.

J'entrai chez moi, et, après avoir raconté ma prouesse, ma mère me dit :

— C'est une bonne affaire, tu n'auras plus peur des chiens.

Et dans mon cœur je m'en réjouis.

Le lendemain un homme vint me trouver.

— Vous avez été mordu par le chien de Mlle Huart, m'a-t-on dit, et je désire savoir si dans la poursuite que vous allez intenter, naturellement, il me serait permis de vous servir de témoin.

— Mais, mon brave homme, je n'intente aucune poursuite ; je n'ai point été mordu !

— Pas possible ! C'est pourtant la rumeur.

— Hé, hé ! j'ai peut-être été mordu, en effet, ne jurons de rien ; et à propos de jurer que pourriez-vous dire à l'appui de ma cause !

— Monsieur, — et l'homme se passa la main droite dans les cheveux, tandis que de la gauche il s'appuyait sur le bord de la table où j'écrivais, pour rapprocher sa bouche de mon oreille et me parler en confidence, — monsieur, je me nomme Gabriel Tigruche et le printemps dernier j'ai été mordu à la

jambe de mon pantalon par le chien de mamzelle Chose.

— Eh ! bien. Avez-vous montré votre blessure à un médecin, lors de l'accident ?

— C'était dans mon pantalon, je vous le répète, mais il y a le gros Larivé qui a montré la sienne au docteur Chose.

— La sienne, quoi ?

— Son mal... que le chien lui avait fait... trois jours avant moi... dans le gras de la jambe... et le docteur Chose...

— Le docteur ?...

— Cart.

— Bon, le docteur Carter l'a soigné ?

— Justement. Et plus que cela, il l'a guéri.

— Je m'y attendais...

— Plaidez-vous, sauf vot' respect ?

— Pas du tout, je vous ai fait parler par pure curiosité. Je vous remercie de votre offre; portez-vous bien, lui dis-je en le reconduisant.

J'avais hâte de voir le gros Larivé, tout de même. Puisqu'il avait été mordu, il était mon allié naturel. De plus c'était un fier chicanier que ce gaillard, et j'augurais beaucoup de son appui, au cas où les hostilités éclateraient. J'allai donc le voir à sa tannerie et lui exposai mon affaire. Il me répondit en peu de mots :

— Je dois de l'argent aux Huart; ce sont des corbeaux pour leurs débiteurs et je n'ai pas voulu m'attirer leur vengeance; je me suis tenu coi, bien que mordu; je vous conseille d'en faire autant, vous qui ne l'avez pas été.

C'était un sage avis. Je me calmai. Huit jours se passèrent au sein d'un bonheur sans mélange. Ma

grande joie provenait de ce que j'avais enfin surmonté l'intolérable peur que me faisaient éprouver les chiens.

Les chiens ! L'un des fléaux que nous subissons avec le plus de naïveté ; un mal qu'on pourrait supprimer par un décret de trois lignes, et cependant on n'en fait rien. Les chiens ! la terreur du passant, la misère du dormeur ; l'épouvante des chevaux ; l'ennemi de la tranquillité publique, en un mot. Les chiens ! bêtes féroces que vous entretenez dans vos maisons, qui mordent vos amis, qui vous mettent en gribouille avec la moitié de vos concitoyens, et finissent, bien souvent, par mourir enragés, après avoir mené sous vos auspices une vie de corsaires, une existence de bandits dont vous êtes responsables en toute conscience.

Abordons le sujet avec franchise. Est-il un homme qui avoue, au premier mot, la peur que les chiens lui font éprouver ? Non. Mais si vous poussez vos questions un tant soit peu, trouverez-vous quelqu'un qui consente à reconnaître que ces animaux constituent une nuisance publique ? Oui. Tout le monde vous le dira, car tout le monde en subit les inconvénients, mais il est de mode d'aimer les chiens, et, à cause de cela, on se laissera manger tout vivant plutôt que de paraître avoir souleur. Voilà un orgueil bien placé et qui nous honore !

Tournez-vous un coin de rue, en même temps qu'un dogue qui arrive en sens inverse, l'animal vous montre les dents pour attester qu'il est mécontent de la surprise que vous lui faites. Jetez-vous de côté, livrez passage, autrement je ne donnerais pas un liard de vos mollets.

Vous parcourez le trottoir dans un endroit bordé de boue ; en travers de votre route il y a un chien qui

se chauffe au soleil. Eh bien ! vous descendez dans la boue, tout simplement, parce que vous aimez les chiens. Si votre meilleur ami vous jouait un tour pareil, quel ressentiment vous en éprouveriez ! Oh ! les chiens ont bien du bonheur !

Avez-vous vu, cent fois sinon plus, à la porte d'une maison, quelque commissionnaire arrêté tout tremblant, incapable d'entrer pour livrer son message, n'osant retourner sur ses pas, parce qu'il aurait à revenir ? Il y a un chien sur le seuil, un gentil animal la gueule ouverte grondant du fond de sa gorge, un "gardien fidèle" du logis, une brute qui gêne mais qui n'en est pas moins gardée avec amour par ses maîtres.

Vous est-il arrivé de laisser tomber votre gant ou votre canne ? Dites-moi si vous avez pu les ramasser, dans le cas où il y avait un chien à cent pieds à la ronde ! Cela ressemble trop à une manifestation d'hostilité ! L'animal saute sur vous, parce qu'il vous croit prêt à lui lancer une pierre. Comme c'est agréable ! Fort heureusement on pardonne, attendu qu'on aime tant les chiens !

Et le soir ! Si vous mettez le pied sur la patte ou la queue d'un mâtin étendu dans le chemin, vous en serez quitte pour calculer dans vos chairs la longueur des dents de l'animal. Si vous poussez la complaisance jusqu'à faire un détour pour éviter les attaques de cet autre qui patrouille dans la rue où vous êtes, bien souvent il vous suivra, et vous finirez par chercher refuge dans quelque maison du voisinage dont les gens "connaissent" votre poursuivant. On aime tant les chiens que ces ennuis, répétés quotidiennement, semblent choses naturelles et qu'on les endure avec une certaine grâce. La sottise humaine est grande !

Et la nuit ! Les chiens qui jappent, qui se battent, qui hurlent, et qui tiennent tout un quartier en éveil ! Tout le monde en souffre ; personne ne réagit contre cet abus. On aime les chiens.

Je voudrais bien savoir quel est l'individu assez puissant pour se mettre au-dessus de la loi qui protège les personnes. Un propriétaire de chien peut s'arroger cette scandaleuse liberté. Tout lui est permis. Son animal vous forcera à patauger dans la boue, parfois à vous réfugier dans les portes cochères ; ou encore il déchirera vos habits, fort bien, il en a le droit. Si vous vous plaignez, vous êtes un mal-appris, vous n'aimez pas les chiens, tout est dit. Vous continuerez à être traqué, harcelé, qu'importe ! Vous n'aimez pas les chiens, et les chiens vous le rendent ! C'est cela même ; seulement, si on voulait être francs, on déclarerait que personne n'aime les chiens et que les chiens sont regardés avec raison par tout le monde comme un fléau public. J'en conclus que si un chien qui vous attaque était tué sur le coup, ce serait une belle occasion offerte à son propriétaire pour aller en cour de justice faire constater le droit qu'il croit avoir de molester les passants. Si ce propriétaire trouve un juge qui lui donne le dessus, j'espère qu'un jour de gala, ce même juge verra venir à lui l'animal reconnaissant, lequel posera sur les basques de son habit deux pattes vaseuses et lui léchera la figure en signe de fraternité.

Comme en ce temps-là j'avais un ami tout dévoué, qui tenait la plume des faits-divers dans *le Nouvelliste*, journal de notre localité, nous ne fûmes pas étonnés, ni lui ni moi, de voir apparaître dans cette feuille, à

côté de l'histoire de Riquet-à-la-Houpe publiée en feuilleton, l'entrefilet suivant :

“Des plaintes fréquentes sont portées contre le chien de M. H...t, de la rue des F..., et nous savons de bonne part que si M. Hu... ne musèle pas son animal de Truc, il pourra en résulter de graves conséquences pour le dit M. H...rt et son favori mal peigné.”

Quatre lignes qui renfermaient à la fois une menace, un avertissement désagréable, deux tentatives de calembourgs et la divulgation du nom du propriétaire de la bête incriminée. C'est un exploit littéraire assez remarquable, aussi eûmes-nous le plaisir d'en entendre beaucoup parler de par la ville. Depuis cette époque, j'ai manié la plume à mon tour, mais je ne me suis jamais revu à pareille fête. Ah ! les premières émotions !

Cette pierre lancée dans son jardin, eut pour résultat de piquer au vif la tribu des Huart. Pas timides du tout ces gens-là ! Mon ami et moi, nous ne laissâmes pas d'en être un peu ébranlés. Nous avions compté sur l'effet applatissant de l'article, et des nouvelles nous parvenaient de toutes parts que le chien allait devenir plus libre et plus menaçant que jamais.

— N'importe ! me disais-je en mon particulier, je n'en ai pas peur, et s'il se trouve de nouveau sur mon passage je “l'organiserai” de la belle façon, comme dit...

J'en étais là de mes résolutions, cheminant à petit pas sur la rue des F., lorsque, sans avoir entendu le moindre bruit, je me sentis pincé un peu au-dessus du talon. Je me tourne. Horreur ! c'est Ture qui a saisi ma botte de ses dents aiguës et qui l'a trans-

percée, fort heureusement sans toucher mon cuir à moi. La vilaine bête s'enfuyait déjà à travers la rue, ce qui était une précaution inutile, car les saccades de mes nerfs recommençaient et je n'aurais pas même été capable de l'empêcher de ponctionner mon autre botte. Je n'étais donc pas invulnérable, ni au cœur ni au talon !

Je réfléchis vingt minutes, une demi-heure, une heure, et je me décidai à aller frapper à la porte des Huart, à tout risque, en compagnie d'un camarade qui ne craignait ni chien, ni Huart, ni diable.

Il faut voir la réception que nous fit l'aîné des trois vieux frères Huart, avec sa robe de chambre sale, ses lunettes sur le front et sa barbe bleue à moitié rasée !

— Ah ! vous venez m'avertir de surveiller mon chien ! Oui-dà ! Eh bien ! fichez-moi la paix, et lorsque vous aurez été mordu, allez vous plaindre au greffier de la paix !...

Et v'lan ! la porte nous retomba sur le nez !

J'étais furieux. Il y avait de quoi. L'entrefilet du *Nouvelliste* dansait devant mes yeux en caractères gros comme le bras.

— Que vas-tu faire ? hasarda mon ami.

— Je m'insurge, je me révolte, je cours à la cour demander justice à la justice, je veux plaider !

— Plaidons, plaidons, appuya mon ami, riant de mes phrases échevelées et de mon air ahuri.

— Plaidons !

Nous disions cela à peu près comme on déclame au théâtre,

S'il faut mourir, mourons en braves !

— Quel âge as-tu ? demanda mon ami.

— A peu près vingt-trois ans. Pourquoi cette question ?

— Pour savoir si tu es sous puissance de tuteur, comme on dit.

— Sois tranquille, si je n'ai point de père, j'aurai un avocat.

— Cela va de soi. Lequel ?

— L'un des quarante (pas de l'Académie) qui font l'ornement de notre ville. J'ouvrirai mon cœur à Pambrin, un madré, tu sais.

— Bonne idée ! Celui-là donnera du fil à détordre et à retordre aux Huart de tous les calibres.

Nous allâmes donc consulter Pambrin, qui d'abord s'amusa beaucoup de notre projet, et finit par me dire :

— Allez voir le greffier de la paix, contez-lui votre affaire, puis venez me dire ce qu'il aura décidé.

Le greffier nous traita avec une cordialité que je pris pour de l'intérêt. Je ne voyais pas pourquoi l'univers entier ne prendrait pas fait et cause pour moi.

— J'arrangerai cela, me dit-il amicalement, la figure ornée de son plus gracieux sourire. M. Huart, aîné, recevra cet après-midi un petit billet.

Ces deux derniers mots furent soulignés par un salut qui termina l'audience.

— Vous y êtes ! exclama Pambrin, après avoir écouté mon rapport. Vous vouliez plaider, eh bien ! vous y êtes !

— Pardon, lui-dis-je, il me semble qu'au contraire M. le greffier s'arrange pour faire marcher cela à la douce. Il compte bien pacifier les Huart.

— Les pacifier !... et avec une notification encore. Ah ! vous ne les connaissez pas ; le greffier ne les connaît pas non plus. Vous vouliez plaider, eh bien ! vous plaiderez, nous allons rire !

— Qu'ai-je à faire maintenant ?

— Restez tranquille jusqu'à ce que l'on vous dérange. M. le greffier ne vous a-t-il pas dit que cela ne serait rien !...

Et il riait plus fort.

L'avocat avait raison, il n'y eut plus rien... durant onze jours, mais au bout de onze jours il y eut quelque chose qui remit le feu aux poudres.

C'était en hiver ; au mois de février. Un voile blanc couvrait la terre, comme disent les poètes. Je cheminais tranquillement le long du jardin de mes persécuteurs lorsque je reçus une raffale de pelletées de neige en pleine figure. Les cinq ou six enfants Huart, garçons et filles, m'avaient tendu cette embuscade, et pour couronner ma défaite ils me lâchèrent sur les talons le hideux Turc, mon cauchemar, ma bête noire. Je faillis étouffer de colère, de neige et d'épouvante.

Une demi-heure après j'étais chez le greffier.

— Vous les avez joliment pacifiés ! Me voilà accablé par toute la famille. C'est une vendetta. Je vous avais pourtant dit que je voulais plaider.

— Je vois qu'il faudra recourir à ce moyen, en effet, mais vous vous apercevrez par la suite que je ne vous ai pas nui en écrivant à ces gens-là. Au contraire ! Maintenant, je vais recevoir votre déposition en justice, parlez.

La déposition formulée, signée et paraphée, je me rendis chez mon avocat. Celui-ci ne riait plus ; il

m'écouta, me fit des questions, puis hochant la tête d'un air capable il conclut en disant :

— N'ayez pas peur, ça va marcher !

Vous devinez que je le revis souventes fois dans les six jours qui s'écoulèrent jusqu'au procès et que nous nous préparâmes à livrer un combat héroïque devant le banc des magistrats. Ce qui contribuait beaucoup à soutenir mon courage, c'était le nombre étonnant de personnes qui avaient été mordues, ou qui avaient failli l'être par ce terrible Turc. Tout ce monde voulait être appelé à servir de témoins à charge. Je fis lancer quarante-quatre *subpoena*.

Enfin l'aurore du grand jour parut à l'horizon. Je me rendis au palais l'un des premiers. Notre affaire était connue; tous les flâneurs s'y étaient donné rendez-vous.

Les deux aînés des Huart y étaient déjà et avaient l'air affairés au possible. Ils tenaient chacun une liasse de papiers à la main, la consultaient avec ardeur, me regardaient avec des yeux farouches, et allaient de tous côtés dans les bureaux du greffe de la Paix, parlant aux employés, comme des généraux qui se préparent à livrer une grande bataille. J'en étais tant soit peu énervé.

Mon avocat, toujours moqueur et sûr de lui-même, se tordait la moustache et répétait en levant tantôt une épaule, tantôt l'autre : "les blagueurs ! tas d'idiots ! à quoi cela peut-il leur servir ? etc."

Ces commentaires charitables de mon défenseur légitime et attitré ne laissaient pas que de m'inspirer une certaine quiétude.

Deux magistrats prirent place au banc décoré des armes royales, et la séance s'ouvrit.

Le greffier donna lecture de ma déposition. Il y eut d'autres formalités, dont le souvenir ne me revient pas en ce moment, puis les défendeurs furent appelés à s'expliquer.

Le premier qui se leva fut Nicet Huart. Mon avocat le fit asseoir aussitôt, sous prétexte que la personne nommée dans le corps de l'accusation était l'aîné des deux Huart présents, désigné sous le petit nom de Patrick.

J'ai oublié de dire que mes adversaires sont d'origine irlandaise. Ils parlent notre langue d'une manière parfois inintelligible, ce qui ne contribua pas peu à égayer notre procès.

Patrick s'approcha du livre sacré que lui remit le greffier et obtint la permission de ne s'expliquer que sous serment, ce qu'il eut pu éviter, m'a-t-on dit, en sa qualité de personne incriminée. Mais il voulait nous jeter de la poudre aux yeux. Ce qu'il raconta au tribunal fut la révélation détaillée et embellie de toutes les escapades que j'avais commises dès ma tendre enfance.

J'avais, disait-il, semé la terreur dans mon quartier dès l'âge de six mois, avant que de porter ma première culotte. Le nombre de petits Huart à qui j'avais poché les yeux était incalculable. De plus, mes courses dans le verger de cette intéressante famille dénotaient une pente alarmante au brigandage. J'étais, en un mot, le pire sujet du canton.

— Mais le chien ! interrompit mon avocat, le chien a-t-il donc hérité des griefs de votre race, que vous nous racontiez ces misères à propos de Turc que je vois là devant vos pieds ?

Nicet eut en ce moment une inspiration redoutable pour ma cause. Il se pencha, empoigna Turc par le chignon du cou et le présenta à l'audience au bout du bras.

J'avais lu *les Plaideurs*, de Racine, et la scène des petits chiens était encore toute fraîche à ma mémoire. Je vis bien aussi que nombre de gens se la rappelaient, car l'hilarité se répandit incontinent parmi les spectateurs.

— Calmez-vous, monsieur, dit l'un des magistrats, (celui des deux qui contenait le mieux son envie de rire), la cour vous donnera le temps de vous expliquer.

— Je veux beaucoup, riposta Nicet très agité, prouver à vous que le chien n'est pas malicieux...

— Tout à l'heure, monsieur. Faisons d'abord comparaître les témoins.

Nicodème Tatouche, interpellé par le greffier, se présenta. Il jura des deux mains que Turc était un monstre qui répandait la désolation dans la ville et que la paix publique exigeait des mesures de rigueur. Là-dessus, Nicet empoigna de nouveau les poils gris de Turc, mais son frère Patrick s'interposa et demanda la parole. Le tribunal le pria de patienter. Joseph Malou déposa solennellement que, sous ses yeux, Turc, le même chien qui était là, avait arraché deux cerceaux de la crinoline d'une ménagère qui se rendait au marché...

Nicet lança un oh ! qui fit bondir les juges sur leurs tabourets, puis il réempoigna le collier de Turc, mais sur un geste impérieux du greffier et au cri de *Silence !* de l'huissier de la cour, il lâcha tout et retomba sur son siège.

Barnabé Baribeau vint ensuite déclarer que la partie la plus nécessaire de son pantalon était restée un jour, en plein midi, entre les dents de cet animal enragé.

— Pas vrai ! exclama Patrick.

— Vous mentir ! hurla Nicet.

— Silence, messieurs ! entonna le crieur.

— Ah ça, dit mon avocat en goguenardant, lequel des trois est le plus enragé ?

— Silence, messieurs !...

Un autre témoin est interrogé. C'est Baptiste Gaillon qui n'y va pas par quatre chemins et qui raconte qu'à sa connaissance plus de dix personnes ont été mordues par le chien des Huart.

— Je pense, observe tout haut mon avocat, qu'en voilà assez, et que la cour n'a pas le dessein de pousser la preuve jusqu'à la comédie, car je vois à son allure que M. Patrick est sur le point de s'emporter encore une fois...

— Le chien il être bon garçon ! rugit Nicet, il a mordu pas du monde, mais des vaches et des *chevals* et des filles...

La colère du cher homme et son langage étaient d'un bouffon achevé, aussi tout le monde éclata-t-il de rire, y compris les magistrats.

Au bout de quelques minutes de délibération, la parole fut accordée à Nicet qui décidément se constituait l'avocat de la défense.

— Votre Honneur, dit-il avec véhémence, ... venez ici, Turc... vos Honneurs sont appelés pour juger un chien de bonne volonté... Turc, venez ici, monsieur, ... et vous ferez justice à mon famille qui a du chagrin beaucoup du scandale... venez plus

proche, ma pauvre chien... et encore pour oune garçon qui a volé mes cerises et graffigné mon porte de la cuisine avec une gaule de merisier, et mon femme et mes filles qui ont des peurs sans compensation pour le trouble et les jappements du chien quand il passe dans la rue le jeune homme ou bien des vaches...

Ici, Pambrin éclata de rire, donnant le branle à un concert de cris et d'exclamations joyeuses auquel l'auditoire entier prit part à cœur joie. Nicet et Patrick étaient furieux; ils gesticulaient, parlaient à tue-tête, me menaçaient du poing, tandis que Turc aboyait de toutes ses forces. Naturellement, l'huissier nous lançait des *Silences* à faire voler les vitres en éclat.

— Si la cour le permet, demanda humblement Pambrin, M. Huart reprendra maintenant son plaidoyer, nous avons assez ri pour le moment.

— Allons, messieurs, intima le plus grave des deux juges, procédons, la cour n'a pas de temps à perdre.

Nicet avait continué de s'agiter démesurément; il était violet de dépit et sa voix tremblait de la plus drôle de façon. Néanmoins, comme il avait réservé ses grands effets oratoires pour la fin, il reprit :

— La justice de ma chien est considérable et pas drôle beaucoup... venez ici, Turc, que les messieurs considèrent par vous-même le mérite des accusations.

Alors, à notre profond ébahissement, nous le vîmes saisir Turc par les deux oreilles et le secouer au bout de ses bras tendus.

— Silence ! silence !! se hâta de crier l'huissier, croyant bien que les rires allaient recommencer.

— Si ma chien était maligne, je propose à Vos Honneurs qu'il voudrait bien me mordre pour le traitement que je lui gratifie.

— Monsieur, dit sévèrement l'un des magistrats, cessez ce badinage; si vous n'avez rien de plus à démontrer, la Cour va se retirer pour prendre une décision.

Un moment de calme absolu succéda à ces paroles. Nicet reposa sur le plancher lentement et comme à regret sa victime qui semblait mal à l'aise et surtout rageuse en diable.

En ce moment, le greffier se leva pour prendre une plume sur un pupitre voisin. Turc fit un bond en avant, et aussitôt le greffier en fit un autre en arrière: il était mordu au mollet, mordu à pleines dents !...

Ce qui se passa sur ce coup est facile à comprendre. Avec peine et misère, on parvint à rétablir l'ordre, mais ce fut pour entendre la Cour prononcer la sentence suivante:

"La cause est entendue. Le propriétaire de Turc, le chien ici présent, est tenu de tuer cette bête dans un délai de vingt-quatre heures et de payer les frais encourus dans cette cause."

Victorieux ! j'étais victorieux !

Vous croyez peut-être que mon histoire se termine ici. Pas du tout !

Les frères Huart possèdent une grande fortune, et avec cela ils jouissent d'un caractère qui les pousse sans cesse vers la chicane et les démêlés judiciaires. Tracassiers et toujours à l'affût des cancan, ils passent pour très dangereux dans notre paisible ville, et la lutte que j'avais entreprise contre eux me faisait

regarder comme un téméraire à qui les Huart feraient payer cher son audace. Il en était résulté que je devenais presque un personnage, ou du moins le phénomène du jour. Quand on sut que j'avais gagné mon procès, je me trouvai pour tout de bon l'homme à la mode.

Ce que j'entendais raconter sur le compte de mes adversaires ressemblait fort à du dénigrement; malgré cela, je ne pouvais me refuser de croire qu'il y eut au fond de la chronique populaire une pointe de vérité bonne à recueillir. Leur grand-père et leur père avaient commencé et complété en se succédant la fortune qui les rendait si fiers, mais ils avaient laissé autre chose que des écus au soleil: c'était une réputation de plaideurs dont les anciens du canton ne parlaient jamais sans frémir, car presque tous avaient été pris ou avaient eu quelqu'un des leurs pris dans la machine à procès de ces deux marchands avides. Dans mon enfance, lorsque je volais des cerises dans le jardin des Huart, je me rappelle l'effroi que répandait leur nom et je ne faisais preuve de courage en fourrageant leurs plates-bandes que pour obéir au besoin que ressentent les enfants de voir de près le danger.

Et que de plaintes n'avais-je pas entendu formuler contre ces voisins incommodes ! L'un avait vu les Huart couper effrontément les branches basses de ses arbres d'ornement, les apporter dans leur maison et s'en servir pour chasser les mouches. Un autre avait fini par vendre sa résidence parce que les fumiers et les vidanges de la cour des Huart se retrouvaient entas, à périodes fixes, devant sa porte. Celui-ci avait vu la pelouse verte qui borde d'un côté sa demeure

déchirée, enlevée en larges bandes par le jardinier des Huart. Enfin, un jour, les Huart, mettant le comble à leurs vexations, avaient planté tout le long des clôtures de leurs propriétés une rangée de clous pointus, disant que c'était pour empêcher les chiens errants de s'y frotter et de ternir la peinture. Ils ne tenaient pas compte des robes mises en lambeaux par cet appareil insolent. Procès sur procès, rien n'y faisait. Les citoyens n'avaient pas plutôt fait disparaître une nuisance que les Huart en inventaient une autre. Et les procès de recommencer !

Pourtant, si les trois frères ont hérité de l'argent de leurs pères et de leur réputation de mauvais coucheurs, ils sont loin de soutenir efficacement les luttes qu'ils entreprennent. Peu habiles, ils commencent par se compromettre, ou bien ils terminent l'affaire par des emportements et des actes du genre de celui dont je viens de vous donner un aperçu à propos de mon procès. Ils n'en restaient pas moins, au temps où je vous parle, des voisins hargneux et détestés ; des citoyens incontrôlables et repoussés de partout ; des hommes d'affaires que l'on fuyait, et pardessus tout des bonnes vaches à lait pour les avocats qui s'amusaient en premier lieu à leur voir commettre mille bévues et en second lieu à leur faire solder des mémoires de frais bien corsés.

Six mois durant, je vécus de ma gloire. Un pareil succès avait réjoui tant de monde que toute la ville m'en voulait du bien. Vous avouerez, lecteur, qu'au début de ce récit je jouais un rôle infiniment modeste. Maintenant, j'ai pris de l'importance et, disons-le sans retard, je ne dois pas m'arrêter là.

Des événements nouveaux vont me conduire, — toujours à la remorque des Huart, — jusqu'aux pieds du... mais n'anticipons pas, et déroulons notre histoire de fil en aiguille.

Au bout de six mois tombait la fête de la Saint-Jean-Baptiste. La feuille d'érable à la boutonnière je me rendais sur la place publique pour écouter les orateurs. Tout à coup, que vois-je ? Turc ! Turc en chair, en os et en poils, avec ses dents blanches qui se dressent de mon côté. Il me reconnaît, le traître ! Il n'était donc pas mort ! Pas mort, et le jugement du tribunal ? J'en perdis aussitôt le sentiment du patriotisme dont j'avais fait provision pour la journée, et je me laissai entraîner au ressentiment que cette surprise ravivait en moi.

Turc suivait un jeune homme, fils de Patrick Huart, lequel jeune homme s'appelle Sabrant, à cause de ses goûts pour la milice... de réserve, et n'est pas la crème des camarades.

A la vue de Turc, mon sang ne fit qu'un tour, je levai la canne que je tenais à la main, mais Sabrant leva la main et me défia de toucher à son chien.

Je ne dirai pas tout ce qui suivit, mais je vous assure que je ne fis aucun usage de ma canne. Seulement la volée qui menaçait Turc tomba au compte de Sabrant. Ce n'est pas tout. Après la défaite de son protecteur, comme le chien filait, la queue serrée, vers la demeure de la famille, je le suivis et le rejoignis... dans la salle à manger. Oui, dans la salle à manger, sans compter que la table venait d'y être dressée pour le dîner et que la maison n'était pas vide de ses occupants habituels. Turc criait comme un misérable qu'on égorge, mais je ne cessais de frapper. Se four-

rait-il sous un meuble, je renversais le dit meuble, et tape ! De cette manière je culbutai la table avec tout ce qu'elle portait, les chaises et un petit buffet. Vous dire les péripéties de cette course et de cette bataille est impossible. Je dis "bataille" parce que les Huart étaient accourus au bruit et cherchaient à s'emparer de moi, ce qui n'était pas chose facile, je vous prie de le croire. Cependant, au passage, Nicet me planta son poing sur la mâchoire ; en revanche je le renversai sur une pile d'assiettes qui s'en trouvèrent fort mal accommodées. Bref, cette situation insensée devenait trop critique ; je montai quatre à quatre l'escalier, et, avisant une fenêtre, sautai de là dans la rue, au nez des Huart abasourdis.

Sept minutes plus tard j'étais au palais de justice, la feuille d'érable en loques, mais le cœur armé d'une éloquence foudroyante. Vous devinez si je signalai au greffier le mépris de justice dont mes ennemis s'étaient rendus coupables en conservant la vie à un chien condamné à mort !

Nouvel appel en cour. Cette fois, le tribunal me fit intervenir comme témoin. J'avais vu Turc vivant. On le mena devant les magistrats, qui le firent tuer séance tenante par un constable ; les Huart payèrent une amende de cinq louis.

Je triomphais encore une fois. Hélas ! je ne songeais point au revers de la médaille !

Le surlendemain, je reçus un papier qui me causa un étonnement incommensurable.

J'étais tenu de me présenter en Cour, le 15 du mois suivant, pour répondre de ma conduite dans l'affaire du bris de meubles, etc., et de me voir condamner à payer deux cents louis pour ce fait d'armes.

Le papier disait cela. Décidément, mes affaires se gâtaient. Les Huart n'étaient pas contents de la cour des magistrats, ils me forçaient à affronter la "grand' Cour" comme on dit.

Dans ce désarroi, j'eus recours à Pambrin.

— Bah ! dit-il, soyez tranquille, ça va marcher.

Comme il m'avait déjà dit cela, lors de mon premier procès, je repris vigueur et je pus jouir de la notoriété que cette nouvelle phase de mon aventure de chien me valait dans le public. *Le Nouvelliste* publia sur ce sujet des articles à haute pression... qui sortaient de ma plume. Nous nous donnâmes une peine infinie pour braver la tempête en bonne condition. Cette fois, le danger était de mon côté, car j'avais commis ce que l'on appelle une effraction, ou quelque chose approchant. J'avais effrayé et fait pâmer une quantité de personnes, brisé des choses qui se payent cher au magasin, et poché les yeux de Sabrant d'une manière pitoyable.

Pambrin plaida admirablement. Les Huart se donnèrent un mal énorme... pour gâter leur cause. Les juges décidèrent que, sans le premier procès, tout cela n'aurait pas eu lieu, et par conséquent qu'ils renvoyaient la plainte avec frais et dépens.

— Vous verrez, me disait mon avocat, sortant de l'audience, que ces enragés n'en resteront pas là. L'affaire leur coûte cent louis, ils vont la porter en Cour d'Appel et perdre encore quelques centaines de louis.

— Vous m'épouvantez, lui dis-je.

— Bah ! laissez donc, nous allons rire ; et du reste, ne voyez-vous pas quel intérêt toute la ville prend à ce débat ; allons jusqu'au bout, que diantre ! ne gâtez

point un si beau jeu, et soignez vos articles au *Nouvelliste*.

En effet, nous allâmes à Québec, en Cour d'Appel et les Huart perdirent encore une fois la cause. Ce qui les froissa davantage, c'est que j'avais répandu dans la ville des Deux-Grèves un millier d'exemplaires imprimés du *factum* de ma défense. On y lisait des choses ineffables, calculées pour soulever la population par un fol accès de gaieté. Pambrin, loustic et habile écrivain, en avait fait un chef-d'œuvre de malice et de taquineries. On y lisait même que Patrick Huart avait omis de mentionner que Sabrant fut son fils légitime.

Les bruits courants en ville ne se rapportaient plus qu'à ce procès fameux. L'étoile de Patrick, Nicet, Sabrant et Ture s'obscurcissait rapidement. La mienne brillait du plus vif éclat. Je faillis passer rédacteur en chef du *Nouvelliste*, car en ce pays on s'imagine que tout le monde peut écrire convenablement dans les gazettes. Il est vrai que je faisais la chronique légère, mais je ne me sentais point de force à bâcler les articles de la grosse politique. Je refusai le fauteuil. On crut que j'étais modeste.

Il est temps que je termine; mais auparavant laissez-moi vous dire le plus étonnant des traits de cette histoire. Peu de mots suffiront.

Les Huart avaient entrepris de me réduire; ils avaient déjà dépensé une forte somme pour cela. Ils mirent une somme encore plus forte au jeu et la perdirent également.

— Comment cela ? direz-vous.

— En appelant de la décision de la Cour d'Appel de Québec, devant le Conseil Privé de Sa Majesté, à Londres !

Et voilà ce qui m'a valu l'honneur d'être conduit au pied du trône à la remorque des Huart.

Savez-vous ce qui se passa au Conseil Privé en cette occurrence ? Non ? Eh bien, je vais vous le dire. Le Conseil Privé refusa net de s'occuper de l'affaire !...

Les plus mordus dans ce long débat ne furent point les victimes de Turc, mais bien ses maîtres.

1873.

LES ENFANTS DE THALIE

Oh ! la folle, l'ardente jeunesse ! l'époque de nos quinze ans, de nos vingt ans, qui nous la rendra !...

Pardon, lecteur, pour ma part, je ne tiens nullement à ce que l'on nous la rende cette folle et ardente jeunesse, elle coûte trop de peines et de fatigues. Dès que l'on a dépassé la trentaine, on ne la voit plus du même œil : on en comprend vite, on pourrait plutôt dire tardivement, les mauvais côtés.

Mais bah ! puisque c'est fait, autant vaut s'en consoler et en rire. Rions-en-donc !

En ce temps heureux, — car il fut heureux, malgré tout, j'en conviens, — nous nous croyions de grands hommes en germe, Philippe, Léon, Antoine, Edmond, Georges et une demi-douzaine d'autres qui, tous ensemble, n'auraient pas réuni plus de science qu'un écolier de syntaxe, ni plus d'argent qu'un décrotteur de bottes.

Mais nous avions des espérances. Oh ! des espérances ! et nous comptions sur nos ailes qui commençaient à pousser et qui promettaient de nous porter au pinacle, au sommet, à l'apothéose. Hé ! vraiment oui, c'est un bon temps que celui de la folle et ardente jeunesse puisqu'il nous permet de caresser des rêves de ce genre... mais je vous ai déjà dit que je n'aime-

rais pas à le voir recommencer. Ceci posé, procédons.

Le besoin se faisant sentir, comme on dit de nos jours, de créer un cercle littéraire dans notre ville de Trois-Rivières, je fus du nombre des inspirés qui agiterent les éléments de formation du dit cercle. Il fallait voir si nous y allions ! L'idée une fois émise parmi nous, rien ne nous paraissait impossible dans son exécution. C'était une mission, un devoir, un apostolat qui s'offrait à nous ; chacun l'embrassait avec empressement. Nous ne parlions de rien moins que de régénérer notre ville, et même un peu le pays tout entier, en créant un foyer artistique, surtout littéraire qui, à l'exemple d'Athènes chez les Grecs et de Paris dans les temps modernes, rayonnerait à des distances incalculables. Oui ! c'était, pour le moins, ce que nous avions l'ambition d'accomplir.

Pourtant, à la première réunion de ce cercle littéraire, il fut décidé que nous nous bornerions à former un club dramatique. C'était descendre de haut. Les uns prétendaient que nous n'avions pas un seul littérateur sous la main, et ils avaient raison ; les autres soutenaient qu'il ne serait pas difficile de trouver parmi nous six ou sept acteurs passables, sans compter les comparses, et ils n'avaient pas tort.

Nous voilà donc constitués, Philippe, Léon, Antoine, Edmond, Georges et moi, en club dramatique. Le plus âgé de la bande n'avait pas vingt ans.

Léon, seul, avait un jour assisté à une représentation donnée par de vrais acteurs sur un vrai théâtre, mais comme la pièce était en langue anglaise et qu'il n'en pouvait comprendre un traître mot, sa science de la scène avait des limites assez peu étendues. Néanmoins, aucun de nous n'ayant dépassé les bornes

des cérémonies du collège, Léon était regardé comme le directeur de la troupe future.

Il convient d'ajouter que nous avons lu Racine, Corneille et Crébillon, père et fils. C'était beaucoup, badinage à part; ces maîtres ont écrit de telle sorte qu'il suffit de les lire attentivement pour concevoir les artifices de la mise en scène et même ceux de la déclamation. Deux ou trois amateurs de notre club arrivèrent, avec ce seul aide, à un degré de perfection que je n'ai pas rencontré souvent depuis, sans compliment pour Racine, Corneille, les Crébillon ou mes amis.

Vous croyez que j'oublie de nommer ici Molière, que tout le monde a dans les mains. Vous vous trompez de deux façons: je n'oublie pas Molière, et Molière n'est pas dans les mains de tout le monde, le vrai Molière, s'entend. Ce comique affectionne le langage français du vieux temps, avec ses crudités et ses gauloises, et c'est pour cela que l'on ne cherche pas à le confier à la jeunesse: ainsi nous ne l'avions pas. J'avouerais, sans retard, que nous ne tardâmes pas à nous le procurer et à en tirer profit.

Il fallait nous entendre déclamer:

Celui qui met un frein à la fureur des flots!

(RACINE)

Je nomme mes exploits pour nom de mes aïeux!

(CORNEILLE)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

(MOLIÈRE)

Ce qui ne laisse pas d'être remarquable, c'est que, tout en apprenant par cœur vers et tirades de tragédies et en les débitant entre nous à tout propos, nous ne songions pas le moins du monde à nous en

servir sur les planches, en face du public : c'était, apparemment, au-dessus de nos moyens. Cependant, n'allez pas croire que ce bel amour des poètes dramatiques ne nous servit à rien. Au contraire ! Je vous l'ai dit, rien n'est plus propre à nous donner le sentiment, la touche de l'art. Il faut commencer par les vers pour apprendre à dire la prose, de même qu'il faut avoir su faire des vers pour écrire correctement la prose. Si vous ne me croyez pas, allez-y voir, je vous prie.

Le choix de la première pièce tomba sur *le Bourgeois Gentilhomme*. Le voilà à l'étude, comme j'ai appris que l'on s'exprimait dans les théâtres. Jamais pièce n'eût plus de succès, parmi les acteurs, car de la jouer en public nous ne pûmes nous y résoudre. Privés de costumes, indécis sur la plupart des rôles, enfin, ennuyés de nous-mêmes, à force de nous entendre aux "répétitions", nous nous mîmes dans la tête que le public se moquerait de notre pièce et des acteurs. Hélas ! que nous étions novices ! En a-t-il avalé de rudes, depuis cette crise de notre ingénuité, ce bon public !

N'importe, *le Bourgeois Gentilhomme* rentré nous faisait du bien, je veux dire que l'étude acharnée à laquelle nous nous étions astreints pour le mettre sur la scène nous fut infiniment profitable par la suite. Depuis "l'attaque en tierce et la parade en quarte" jusque à "alaba crociam acci bomen alabomen," tout nous était utile, tout nous frappait les yeux, tout nous charmait.

Le Bourgeois Gentilhomme mis de côté, nous adoptâmes *le Proscrit*, drame, comédie, mélodrame enfin. La veine était trouvée. En quinze jours les

rôles furent appris et les accessoires, costumes, etc., préparés. Le soir de la représentation, la salle était comble. L'événement, du reste, assez extraordinaire dans notre ville, motivait cet empressement.

Nous étions d'une joie, mais d'une joie !

Pourtant un nuage planait sur notre félicité...

Il était sept heures et demie, la levée du rideau était annoncée pour huit, et l'acteur chargé du rôle-titre n'arrivait pas. Parti le matin même pour une course pressée dans un village voisin, il n'était pas revenu ; nous savions qu'une forte pluie, tombée dans la journée, avait pu occasionner des retards dans son itinéraire.

S'il n'arrivait pas ! Je vous laisse le soin de vous figurer notre angoisse en cette triste occurrence. Pas de *Proscrit*, pas de représentation. Et la foule, une vraie foule, qui arrivait, qui grossissait de minute en minute ! Une recette monstre à portée de la main... et pas de *Proscrit* pour nous la faire toucher ! "O rage, ô désespoir, ô retards ennemis !" comme s'écrierait Corneille, ou n'importe qui.

La salle était vraiment belle et les acteurs préparés, on ne peut mieux. A travers l'œil du rideau, je voyais nos premières familles empressées à nous venir applaudir et encourager par leur présence. Derrière moi, le Bailli qui se trémoussait dans sa robe d'avocat et qui charardait Lozo ; le perruquier qui poudrait le Traître et le faisait aussi beau garçon que possible ; Catignac, le Gascon attifant ses Turcs et ses joueurs de cymbales ; sans compter le brou-ha-ha, le va-et-vient, l'enthousiasme dont tous les personnages donnaient des preuves en s'apprêtant à essuyer le feu de la rampe.

Le *Proscrit* n'arrivait pas !

Que faire ! Renvoyer le public ? non ! jamais ! Lire ce rôle ? Oui, c'est cela ! C'est déjà presque un échec, mais si le public ne veut pas entendre raison, ce sera tant pis pour lui... et pour nous, hélas !

Tentons la fortune, il est huit heures. Déjà l'auditoire est au courant de notre mésaventure, ne tardons pas, tout délai peut nous perdre en jetant un froid que nous ne pourrions surmonter.

A l'œuvre donc !

La toile se lève. Moment solennel, heure d'émotions uniques, vrai passage du Rubicon. Nous étions lancés à corps perdu dans l'avenir, comme s'exprime le vieil et délicieux Amyot.

Les premiers acteurs placés en scène tremblèrent d'abord suffisamment pour faire pitié. Faute d'expérience, la tâche les écrasait. Notre anxiété, à nous qui étions dans les coulisses, eut tiré les larmes des yeux des plus cruels tyrans. Le public ressentait de son côté le même trouble, mais à un degré moindre, on le comprend. L'acteur chargé du rôle du Bailli, souple et fine intelligence, n'était plus reconnaissable. Tremblant et ahuri, frappé de stupeur, il bégayait, se tenait roide comme un clou et traînait son jeu d'une manière déplorable. Notre malaise se communiquait à la salle ; tout annonçait une déconfiture hâtive... et méritée, hélas !

Nous fûmes sauvés, cependant. Sauvés par une bévue de l'un des nôtres ! A force de ne plus savoir ce qu'il faisait, il embrouilla si bien l'une dans l'autre deux ripostes qu'il avait à fournir que le public, enlevé par ce comique inattendu, se prit à applaudir d'entrain. Ce fut un choc électrique pour le Bailli qui, furieux

du trait, se lança sur l'imbécile et le couvrit d'injures. La réaction nerveuse fit miracle, le Bailli, enflammé par cet incident, se lança tête baissée dans les folles tirades de son rôle. Les bravos et les applaudissements arrivaient en feu roulant de tous les côtés; je crois vraiment que derrière la scène, nous nous laissions aller à en faire autant...

Et le *Proscrit* ! Qui a vu le *Proscrit* ? Il nous le faut, voici le moment de son entrée en scène. As-tu vu le *Proscrit* ?...

Rien dans les coulisses, rien dans l'escalier, rien dans la rue. Malheur ! il n'arrivera pas. Il va falloir que le souffleur monte sur le théâtre et lise le rôle...

— Allons, montez souffleur, je vais vous précéder et vous rendre le public favorable par l'artifice d'un discours bien piteux, comme il convient à notre situation. Montez !

— Place, place ! gémit une voix près de nous, il n'est pas trop tard !...

Que voyons-nous, ô ciel ! Le *Proscrit*, notre pauvre *Proscrit* lui-même, pâle, mal étriqué, couvert d'eau et de boue, mais tellement fait pour son rôle de *Proscrit* qu'il en était saisissant.

Tel il nous parut dans la coulisse. Mais lorsqu'il eut enjambé les deux pas qui le séparaient de la scène et que le public le vit s'avancer comme une ombre, découvrir sa tête à la chevelure ravagée par la pluie et abandonnée du peigne, il se prit à le regarder curieusement, ne sachant s'il devait rire ou le prendre au sérieux. L'absence du personnage était connue des spectateurs; son apparition les ravissait... et nous aussi.

Le *Proscrit* profita de la minute de silence qui se produisait et prononça lentement les premières paroles de son rôle :

— Me voici donc arrivé au terme de mon douloureux voyage !...

Un salve frénétique coupa la phrase qui, on l'avouera, empruntait à la circonstance un attrait particulier.

Le reste du premier acte se ressentit de ce coup de théâtre. Nos acteurs brûlaient véritablement du feu divin :

Ils ressentaient du ciel l'influence secrète.

A la tombée du rideau, chacun voulut féliciter ce diable de *Proscrit* qui nous avait d'abord causé une peur bleue, et qui s'était ensuite si bien racheté en arrivant, bride abattue, juste à point pour nous tirer du pétrin.

A quoi bon vous dire que les trois actes et la pochade furent enlevés comme une omelette et que toute la ville se montra ravie de surprise et de bonheur en apprenant qu'elle avait donné le jour à une nichée de comédiens si parfaitement réussis.

Chose étonnante, les espérances que ce début avaient fait concevoir se réalisèrent. Notre troupe se maintint cinq hivers consécutifs et donna plus de trente soirées. La preuve, en outre, que nous n'étions pas tous des ganaches, c'est que les principaux acteurs de ce temps furent plus tard les premiers hommes de la ville. Sur une scène nouvelle et plus relevée, ils ont su continuer la glorieuse tradition des *Enfants de Thalie*.

FLEURS FANÉES

Louise a vingt ans. C'est la fille unique du riche M. Dauzier, ancien notaire, devenu par sa bonne conduite, son activité et la confiance qu'il a toujours su inspirer, le personnage le plus en évidence de dix paroisses environnant Saint-Paul, dans le Bas-Canada.

Va sans dire que sa fille est l'objet de bien des ambitions. Elle le mérite, autant par ses qualités personnelles que par la dot qu'apportera sa main à l'heureux mortel que le sort lui destine. Depuis deux ans qu'elle est revenue du couvent, c'est le sujet des causeries et des commentaires de bien des personnes : savoir qui épousera la bonne, la belle, la riche, l'aimable Louise Dauzier. Il n'est pas de garçon, de fille, et même de gens mariés qui ne s'en occupent.

On lui connaît nombre d'amoureux. Il y a ce gros marchand joufflu de la paroisse voisine qui ne cache pas son intention ; il y a ce monsieur de la ville qui parle si bien à la porte des églises au temps des élections ; il y a aussi un jeune homme, de retour de Californie, plein d'argent, dit-on, qui ne déteste pas qu'on mentionne son nom à ce propos. Enfin, ils sont nombreux, je l'ai dit, et tous de plus en plus attrayants et amoureux. Qui choisira-t-elle ? On voudrait bien le savoir, mais il faut mettre un frein à la curiosité.

Et puis, Louise passe six mois de l'année à la ville ou dans les places d'eau du golfe Saint-Laurent. Il revient plus d'un cœur blessé — et aussi plus d'un cœur heureux — de ces parages. Elle a peut-être laissé le sien au fond de quelque villa, au bord de la mer, au versant d'une montagne, dans une barque de pêcheur, ou au milieu de quelque beau vallon fréquenté de touristes. Le dira-t-elle jamais ? C'est probable... si elle épouse l'une de ces flammes d'occasion. Autrement, elle gardera le secret de son cœur, comme il est dit dans les chansons d'amour.

— Mais attendez donc ! Vous connaissez la vieille magicienne, la tireuse de cartes, la sorcière, qui ne se trompe jamais. Ne savez-vous pas qu'un soir de l'automne dernier, par un pur hasard, elle a rencontré Louise chez sa tante Marguerite et qu'elle lui a dit son horoscope.

— Vous m'étonnez. Quoi ! la jolie demoiselle aurait voulu consulter...

— Attendez voir ; elle ne l'a pas consultée, ça s'est fait par aventure, comme cela, et Louise en a bien ri, je vous assure, surtout quand la vieille lui a parlé d'un grand brun à moustache noire, qui...

— Beau dommage ! Des grands bruns, des petits bruns, c'est un gibier assez peu rare, on ne risque rien en s'exprimant de la sorte.

— Ce n'est pas tout. Elle lui a dit : défiez-vous de la fenêtre du jardin, car elle vous portera malheur.

— C'est un radotage complet.

— Je t'assure que la vieille disait cela avec un air étrange et que sa voix tremblait comme si elle eut eu envie de pleurer. Mademoiselle Louise en était toute glacée.

— Des folies ! Il ne faut pas s'arrêter à ces choses-là.

— Je ne dis pas que mademoiselle Dauzier y ait ajouté foi, mais c'est toujours bien elle-même qui l'a raconté à Marie Ferdoche, la cuisinière, qui l'a dit à Pascal Beaupré et Pascal l'a laissé "assavoir" à sa cousine qui l'a conté à la petite Olive Picard, qui me l'a dit.

Ainsi marchait la chronique locale.

A Québec, on était mieux renseigné. Les espérances d'Ernest Maillefer, avocat, n'étaient plus un secret, de même qu'on les savait accueillies par la famille Dauzier, Louise en tête.

Vers le printemps, le bruit du prochain mariage de l'héritière se répandit tout à coup dans le village de Saint-Paul, et une conspiration s'organisa sans retard, sur une grande échelle pour avoir connaissance d'Ernest Maillefer dès son apparition dans la contrée. C'était à qui ferait jouer le plus de ficelles et déploierait le plus d'adresse.

Au milieu de mai, nouvelle fut apportée que le fiancé arriverait sous deux jours, qui tombait un samedi.

— Bon ! il ira à la grand'messe, dimanche, j'y serai.

Tel fut le cri qui s'échappa de toutes les poitrines. Il y avait longtemps qu'une pareille "attraction" n'avait agité le village ; aussi la haute et la basse société se trouvèrent-elles réunies de bonne heure aux abords de l'église, le dimanche suivant.

Le premier coup, le deuxième coup, le troisième coup de la messe sonnèrent à tour de rôle, mais pas de fiancé. On se disait : "Il viendra tard ; c'est un habile

homme, il calcule son entrée, il veut produire de l'effet."

La dévotion des fidèles s'en ressentit jusqu'à l'Evangile. Mais rendu là, comme on n'avait plus l'espérance de le voir, la piété reprit son légitime empire et tout alla bien.

Que faisait Ernest Maillefer durant cet avant-midi ?

Il déjeûnait en tête-à-tête avec M. Dauzier, sa dame et la jolie Louise.

Le vicaire de la paroisse dit ordinairement sa messe à sept heures; tous y étaient allés et avaient eu le soin de se mettre dans le jubé de l'orgue, afin de ne point attirer l'attention. Et voilà comment les paroissiens restaient le bec à l'eau, selon le terme populaire.

Ernest était un beau grand blond, pas trop fade — car on m'accordera que les blonds sont fades, — aux yeux intelligents, à la physionomie vive et aux manières aisées. Je dirais volontiers qu'il avait l'air distingué, charmant, bien élevé, etc., mais on fait de nos jours un tel abus de ces mots que je me borne à dire que, au moral comme au physique, il était fort joli garçon. Ses débuts dans la carrière professionnelle l'avaient de suite mis en évidence. De l'esprit, et ce qui vaut mieux, une instruction solide, n'avaient fait que le maintenir et l'avancer dans la faveur publique. J'ajoute qu'il s'était trouvé avoir assez de sens commun pour refuser la candidature politique dans trois ou quatre comtés, parce que, n'étant point journaliste, et d'un autre côté, ne se sentant aucune fortune sous le pouce, il ne voulait se mêler des affaires publiques qu'en temps opportun pour lui. S'il eut eu

du penchant pour la politique, peut-être eut-il agi autrement, mais, Dieu merci, dans sa condition, il n'en avait point. Aussi, n'était-il redouté de ses confrères qu'au palais, devant les juges. Il n'en demandait pas davantage.

Vif, pétillant, toujours de bonne humeur, Ernest s'était attiré presque "sans faire exprès" les sympathies, puis le respect, puis l'amour de Louise. Il avait conduit les choses avec lenteur; premièrement parce que l'idée de se marier lui était encore assez étrangère à cause de sa pauvreté relative, et secondement parce que Louise ne manquait point de répandre autour d'elle une sensation de froideur qui intimidait les papillons ordinaires du beau monde. Douée d'un tact exquis et d'une réserve rares à son âge, elle s'abstenait de prendre part aux cancannages dans lesquels se jettent trop souvent les jeunes filles; déchirer son prochain ne lui paraissait pas l'idéal. Les propos de toilettes ne la captivaient que juste ce qui est nécessaire pour décider des points majeurs de la mode du jour; en un mot, elle avait à vingt ans le sens réfléchi des femmes de quarante qui n'ont gardé ni illusions touchant les choses du monde, ni perdu la douce et cordiale aménité du cœur. Il en résultait que, bien souvent, la jeunesse frivole la taxait d'indifférence, ou que, voyant l'attitude réservée et digne de sa personne, on la regardait comme inabordable.

Un simple incident avait suffi pour ouvrir les yeux d'Ernest à son sujet. Un soir, à Kamouraska, par un temps de pluie, la chaussure de gomme de mademoiselle Dauzier s'était tellement engagée dans la boue qu'elle y était restée. Aussitôt, cris de folle gaieté, alarmes feintes et, en somme, grand tapage de

la part des compagnes de la victime de cet accident. Ernest brûle un paquet d'allumettes en bloc, explore les lieux et retrouve la "claque".

— Est-il favorisé, ce gaillard-là ! se hâtent de dire cinq ou six chercheurs moins heureux que lui, il a "attrappé la claque".

— Pas du tout, reprend un loustic, il se présente sur un trop bon "pied" pour cela.

— Allons, dit un autre, s'il demandait la main de mademoiselle Dauzier, elle serait en droit de lui présenter le pied.

Ces propos bien que prononcés à distance, arrivaient distinctement aux oreilles de Louise, à la faveur d'une de ces brises d'été que l'on ne sent pas, mais qui nous apportent les parfums des prés lointains, les chansons des rameurs et du côté du vent, le sens des paroles prononcées loin de nous, des phrases entières échappées de la bouche de confidents trop assurés du mutisme de la solitude.

— Merci, M. Maillefer. Et maintenant, pour vous soustraire au caquetage de ces beaux esprits que j'entends là-bas, dit Louise après avoir laissé faire Ernest qui lui avait demandé la permission de la rechausser, venez avec nous, je vous prie ; mademoiselle Cloutier qui m'accompagne vous y invite également. N'est-ce pas Augustine ?

— Mais certainement, répondit la jeune fille interpellée, nous serions flattées de la compagnie de monsieur.

Ernest ne se fit pas prier, il donna le bras aux deux jeunes filles à la fois qui, de fait, n'étaient qu'à deux pas de chez elles, et il termina la veillée le plus

agréablement du monde dans le salon de la famille Cloutier.

“Pour vous soustraire au caquetage de ces beaux esprits” avait dit Louise, et Ernest avait retenu cette phrase dans sa tête sans trop se rendre compte de la magique influence que celle qui l’avait prononcée exercerait bientôt sur lui.

Louise n’était point de ces jeunes filles qui se ménagent en toute occasion un moyen plus ou moins adroit de produire de l’effet, mais il suffisait de causer quelques instants avec elle pour se former de son caractère solide et de son esprit aimable sans ostentation, la meilleure et la plus attrayante idée. Aussi, lorsqu’il fallut prendre congé l’un de l’autre, après quatre semaines de fréquentation journalière dans la pittoresque contrée où ils avaient lié connaissance, les deux jeunes gens ne purent s’empêcher de remarquer qu’un changement notable s’opérait dans leur existence.

Il n’entre point dans mon plan de vous raconter les rapports de nos amoureux pendant l’année qui suivit. Nous savons tous comment s’enchaînent les uns aux autres les épisodes de ce vieux roman toujours nouveau qui s’appelle l’amour. Celui-ci ressembla à tous les autres, nous n’avons que faire de nous en occuper. Suffit de dire qu’à un moment venu, M. Dauzier, consulté, avait répondu :

— Ça me va, je tope !

Et, avec le secret mis au jour à partir de cette heure, les préparatifs de noces avaient commencé.

Le mois de mai, le mois de juin, s’écoulèrent de la sorte. Le mariage était fixé au 3 juillet, jour auquel Louise atteindrait sa vingt-et-unième année. On voulait célébrer deux fêtes à la fois.

Ernest arrivait régulièrement de la ville le samedi soir, passait le dimanche chez son futur beau-père.

L'époque qui précède de quelques mois, de quelques semaines, de quelques jours, la date du mariage est unique dans notre existence. C'est la plénitude du bonheur; on en jouit d'autant plus qu'à côté du charme indéfinissable de cette situation toute nouvelle pour l'âme, les préoccupations ordinaires de la vie semblent craindre de se faire sentir. C'est l'oubli de tout ce qui peut nous rattacher à la terre; c'est la révélation, l'épanouissement de tout ce qui, en nous, tient du génie divin et du monde idéal. "L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux." Il n'est point d'heure dans la vie où l'on ne comprenne mieux ni plus vivement cette poétique vérité.

Le rayon de bonheur qui enveloppait les deux fiancés remplissait la maison. Ce n'est pas tout: quelque chose de la joie de ce lieu, tendait à se répandre au dehors. On eut dit que le village mariait toutes ses filles et tous ses garçons à la fois. Aussi, Ernest s'amusait-il à chanter, tandis que Louise l'accompagnait au piano:

Nous ferons noces complètes,
Tout le village en sera!...

Quand arriva la fin du mois de juin, les toilettes que l'on déballait, fraîches, pimpantes et variées, attiraient les curieuses des quatre coins du village. Ernest, qui revenait désormais deux fois la semaine, n'était point un sujet de gêne pour les fillettes du voisinage. Depuis six semaines, toute la paroisse l'avait vu, et chacun avait un mot flatteur à dire à

son endroit. Comme il se voyait le point de mire des regards et des observations, il avait cru, en homme sage, que mieux valait se faire de suite bien voir de tout le monde. En conséquence, il avait fait des frais, et jamais succès en ce genre ne fut plus entier que le sien. Les Dautier, gens affables, vrais types de l'ancien Canadien, se prêtaient de bonnes grâces à ce mouvement de leur gendre; il en résultait que la maison ne vidait jamais. Tous les prétextes imaginables servaient aux amis et connaissances pour pénétrer chez eux. C'était une procession qui ne manquait pas de pittoresque. Et il fallait voir si l'on parlait de la noce dans le village !

Le premier jour de juillet, Ernest devait passer la veillée à la maison, mais au lieu d'arriver sur les sept heures, il n'apparut que vers la fin de la soirée.

Comme on le pressait d'expliquer son absence, voyant l'air tant soit peu singulier qu'il mettait à s'excuser, il finit par dire :

— C'est une aventure assez triste. Vous savez peut-être qu'un aliéné furieux s'est échappé de l'asile de Beauport au commencement de cette semaine et qu'il n'a pu être repris. On l'avait vu en maint endroit, mais toujours sans pouvoir s'en emparer. Ce malheureux répandait la terreur dans la paroisse voisine, et voilà que ce soir, dans la route Creuse, il est venu se jeter à la tête de mon cheval. Je me suis tiré d'affaire en homme habile. Nous jouissons d'un magnifique clair de lune; je retins mon cheval d'une main, et de l'autre je présentai ma montre d'or à l'insensé que j'appelai doucement pour ne point éveiller ses soupçons. Il lâcha aussitôt la bride, et se précipita vers la voiture. Je profitai du moment pour lancer

le cheval, mais je le ralentis bientôt juste assez pour permettre à l'homme de me suivre à trois pas, dans l'espoir de me rattraper. C'est ainsi que nous arrivâmes aux maisons du village, où je m'arrêtai et capturai mon poursuivant avec l'aide de quelques hommes qui se trouvaient là. Je vous assure que rien n'est affreux comme l'aspect de cet infortuné. C'est la plus hideuse créature que l'imagination puisse concevoir. Un gorille n'est pas plus laid, plus repoussant, plus infect. En outre, il est de haute taille et solidement charpenté. Nous avons eu bien du mal à le capturer. Son image m'est restée dans l'esprit comme un poids qui me pèse. J'en suis tout énervé.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est en route pour Beauport, sous bonne escorte. Cela m'a pris un temps considérable; j'ai dû me mettre à la tête de l'affaire et aviser aux mesures à prendre pour la tranquillité de nos campagnes. Enfin, me voilà, n'y pensons plus.

N'y pensons plus est plus facile à dire qu'à exécuter. On y pensa toute la soirée. Le soleil radieux du lendemain, veille des noces, se chargea de dissiper le nuage. On avait bien d'autres affaires en tête !

Louise avait pris, sous l'empire des circonstances, un air recueilli et grave qui ne l'empêchait nullement de vaquer aux préparatifs de sa toilette, la grande affaire du jour. Son cœur nageait dans la joie. Au milieu de mille distractions inévitables, elle trouvait, par échappées, le loisir d'arrêter son esprit sur le sujet principal de tout ce brouhaha. Elle se voyait, en dernière analyse, l'être autour duquel tournoyait tout ce monde de parents, d'amis, de serviteurs et de cu-

rieux. Le passé lui revenait par soubresauts, semblable à une suite de figures de panoramas, qui se posaient les unes après les autres devant les yeux de sa mémoire. La faculté de se souvenir de tout le cours d'une existence dans un espace restreint de temps est particulière aux âmes frappées de grands chagrins ou de grands bonheurs, comme aussi au moment de la mort. Les heures solennelles centuplent les agissement de notre vie intérieure; des mois et des années de notre existence sont absorbés en quelques minutes par l'activité prodigieuse de la pensée qui semble tout à coup se tendre hors des proportions humaines. Louise vivait derechef, cet après-midi-là, toute sa vie d'enfance et de jeune fille, et, aucun point noir ne venait assombrir le ciel si pur de ses premières années, lorsque sa pensée faisait un brusque retour vers le temps présent, ou vers les jours à venir. Elle aimait tant Ernest ! ou, pour mieux m'exprimer, elle le connaissait si bien que l'ombre la plus légère n'avait pu se mêler à ses réflexions.

Ernest éprouvait de son côté des sentiments analogues. Autant notre admiration se porte vers la noble et digne enfant qui demain sera son épouse, autant il est juste de le respecter et de l'admirer lui-même. A l'approche de ce grand jour, il pouvait dire hautement : "Mon bonheur n'a point de revers, point de tache, et le travail de toute ma jeunesse va recevoir sa récompense de la main de celle que j'aime plus que moi-même."

Une visite dans la soirée fut la dernière entrevue des deux jeunes gens. Le cœur plus gonflé que je ne saurais dire, ils se trouvèrent un instant seuls à l'heure de se séparer. Ernest, qui avait été d'une gaieté folle

toute la veillée, saisit les deux mains de Louise qu'il embrassa une douzaine de fois tandis que sa fiancée lui disait moitié riante, moitié sérieuse :

— Je vous invite à déjeuner, demain matin !

Onze heures sonnaient, lorsque Louise et sa cousine Mathilde se retirèrent dans leur chambre. Il avait été convenu qu'elles profiteraient de ce moment pour donner un dernier coup d'œil à la toilette de la mariée. Tout devait être examiné, passé en revue et mis sous la main pour être prêt au saut du lit. Voilà donc Louise qui fait descendre sur ces épaules et sur sa taille la belle robe étalée un instant auparavant sur le pied du lit. Ensuite les bijoux ; après cela viennent le voile, la couronne de fleurs d'oranger ; et puis les poses que l'on essaie en badinant, quoiqu'au fond l'on caresse l'espoir de saisir au passage le secret d'une attitude savante, ou le dernier degré d'un geste artistique.

Il y avait de la belle et franche gaieté, ce soir-là, dans la chambre de Louise. Par la fenêtre ouverte qui donnait sur la campagne, il sortait nombre de bons mots et d'éclats de rire. Si bien que minuit sonna lentement ses douze coups au milieu d'une phrase commencée par Mathilde.

— Minuit ! s'écria Louise, voyons, cessons nos badinages, il faut être debout à cinq heures, ne nous attardons pas.

— Comme tu voudras, reprit sa cousine, déshabille-toi, ma princesse, tu ne t'en porteras que mieux car la chaleur est atroce. A-t-on l'idée d'une pareille révue ! Choisir le mois de juillet pour se marier ! C'est à faire suer un poisson.

— Bah ! nous aurons de l'orage avant le matin, vois comme la nuit est noire et tiède ; l'atmosphère est chargé. Avant l'heure du mariage, je te parie deux épingles que nous aurons regagné un temps frais délicieux.

— Je le souhaite, et en attendant je demande où placer ta robe, ta couronne, ton voile, tes mille choses qui m'embarrassent et que je ne saurais remettre sur le lit, puisque nous allons nous coucher dedans.

— Voilà qui est assez contrariant, je l'avoue. Demain au matin il me faudra chaque objet sous la main. Ce sera impossible si je couche dans cette chambre ; mettons plutôt ces choses sur le lit. Je te propose de chercher comme moi un gîte ailleurs. Prends par exemple, le petit appartement ci-contre qui donne sur le jardin ; moi je m'arrangerai sans misère du lit de camp de la bibliothèque.

— Non pas ! c'est moi qui le prendrai. Tu seras mieux dans cette chambre qui s'ouvre sur la tienne. Changeons, si tu veux.

— Changeons, ça me va. Tiens, un dernier baiser, et au revoir, ma bonne Mathilde. Je serai sur pied au point du jour, à moins que je ne dorme trop profondément, en ce cas venez m'éveiller.

— Oui ! attendons-nous à cela, reprit Mathilde en riant bien fort. Est-ce qu'on dort le matin de ses nocces, allons donc !

Et la rieuse enfant disparut sans écouter la réponse.

Restée seule, Louise poussa la porte du petit appartement, compléta en un tour de main sa toilette de nuit et se coucha.

A cause de la chaleur qui avait été intense toute la journée, elle n'avait pas songé à fermer la fenêtre; bientôt un courant d'air lui rappela le danger de la situation. Quoique son lit ne fut pas placé entre les deux ouvertures de la porte et de la fenêtre, elle crut avec raison qu'il était prudent de fermer l'une ou l'autre. En conséquence, elle se leva, poussa la porte puis revint au lit. Au moment de s'y replacer, elle s'aperçut tout à coup qu'elle n'avait point fait sa prière.

— Mon Dieu, dit-elle en tombant à genoux, pardonnez-moi la distraction que je viens de commettre. Ma tête et mon cœur sont tellement pleins de ce qui se passe que le cours habituel de mon existence s'en trouve comme interrompu. Je vous conjure en ce moment solennel pour moi de ne point m'abandonner, de me conserver dans votre amour et de me faire la grâce de compter sur vos consolations dans la vie inconnue qui va commencer pour moi. Faites que je sois pour mon époux, pour ma mère et mon père, pour mes parents, un sujet de contentement et de bonheur. Donnez-moi les forces nécessaires pour traverser les épreuves qui pourraient se présenter, et conservez-moi jusqu'à la mort l'amour et le respect de celui que vous m'avez donné pour compagnon en ce monde, en attendant la vie de l'éternité bienheureuse.

Louise avait des larmes dans les yeux, tant elle priaît avec ferveur. Cependant, le calme ne tarda point à s'établir dans ses pensées, et vingt minutes après elle dormait. Il était minuit et demi.

En cette saison, les nuits sont courtes. L'obscurité disparaît sitôt après trois heures. Louise dormit mal, à partir de ce point, mais toutefois sans s'éveiller; cinq heures étaient sonnées, et elle ne les avaient pas enten-

dues. Le sommeil l'abandonnait, comme à regret. Elle finit par sentir qu'elle s'éveillait, si je puis m'exprimer ainsi. D'abord, elle entendit, assez confusément, puis plus nettes, les notes claires d'un merle qui chantait une aubade, perché au faite d'un cerisier, tout près de la fenêtre.

Dans le mélange de ses idées, qui participaient moitié du rêve, moitié du sommeil, elle entendit aussi un autre son. cadencé, sourd, ronflant, une sorte de râle, qui semblait partir du pied de son lit. Une sensation pénible, encore incomprise, lui pesait sur la poitrine, ainsi qu'au début d'un cauchemar.

Bientôt le merle se tut, et le son étrange, qui ressemblait de plus en plus à un souffle, se maintint seul au milieu du silence. Une sueur rapide envahi tout le corps de la dormeuse, qui ne se rendait pas compte de ce qui se passait, mais subissait l'étreinte nerveuse de l'approche d'un danger.

L'oiseau lança deux nouvelles roulades, auxquelles répondirent cinq ou six grincements, comme ferait du fer passé avec rudesse sur la taille d'un morceau de verre. Louise se réveilla tout à fait, mais affaiblie par la détente du système nerveux, elle fit à peine un mouvement et laissa retomber sa tête sur l'oreiller, en se demandant avec terreur ce que signifiait ce malaise inusité. Ses yeux, fermés à demi, lui laissaient voir, entre les cils, la fenêtre ouverte, le soleil rayonnant. Le souffle continuait de se faire entendre, mais cette fois plus distinctement, et toujours dans la direction du pied du lit. Bientôt elle sentit qu'un être quelconque était là et remuait.

Une pamoison, occasionnée par la peur, s'empara d'elle. Elle poussa un soupir et sentit qu'elle s'éva-

nouissait, mais cela n'eut pas lieu assez vite pour lui dérober la vision diabolique qui s'offrit à ses yeux.

Du pied du lit se dressa lentement une tête d'homme, aux cheveux en broussailles, une face de monstre percée d'yeux ardents et égarés qui se fixèrent dans la direction des siens. Elle n'en vit pas davantage et perdit connaissance, sans pousser un cri, sans remuer un muscle. On eut cru qu'elle était morte.

Combien de temps dura cette léthargie, je ne saurais le dire, mais Louise fut rappelée à la connaissance par le bruit d'un meuble renversé violemment. Ses yeux ne rencontrèrent rien d'insolite, si ce n'est la porte de sa chambre ouverte. De l'appartement voisin lui venait un bruit, le frôlement de la soie et de la mousseline, comme si l'on brassait et secouait avec vigueur les toilettes déposées en cet endroit.

Une seconde de temps avait suffi pour voir et comprendre cela. Louise allait tenter de se lever et de bondir dehors par la fenêtre, lorsque la même figure reparut dans la porte portant une avalanche d'articles de toilettes, robes, châles, voiles, rubans, fleurs et dentelles. Une secousse frénétique frappa à la fois la tête et les pieds de la malheureuse jeune fille, et s'étendit, rapide comme l'éclair, par tout son être. Le cœur se gonfla, battit deux fois à briser la poitrine, puis s'arrêta brusquement.

L'homme se dégagea le bas du visage du flot de soieries qui le masquait, et comme il avançait toujours en poussant vers elle, Louise sentit redoubler l'épouvante immense qui la tenait clouée sur son lit. Jamais figure de démon ne fut représentée aussi terrible, aussi effrayante que l'était celle de ce fou furieux, car c'était bien lui, qui s'était échappé des mains de ses conduc-

teurs. Le regard farouche, la barbe grise, longue, sale, éparpillée, la bouche ouverte par une sorte de méchant rire muet qui mettait à nu de grosses dents blanches mal serrées les unes contre les autres. La pauvre victime étendue sur sa couche sans mouvement, manifestait par la terreur empreinte dans ses yeux les sentiments indéfinissables qui remplissaient son âme. L'homme redressa sa haute taille, secoua ses bras chargés, et commença un ricanement qui devint bientôt un grognement mêlé de hoquets de colère et qui se termina par une série de grincements, rendus encore plus inhumains par les grands yeux qu'il dardait sur la jeune fille. Celle-ci, affolée et ne se rendant pas compte de l'étrange faiblesse qui l'avait saisie, voulut appeler à elle tous ses nerfs et se redresser contre le monstre. Hélas ! cette vigueur n'était plus dans son être, ou plutôt, si elle régnait dans son esprit, elle n'était plus dans son corps. Elle chercha vainement, par un effort suprême, à se soulever, pas un muscle ne bougea. "Paralysie !" pensa-t-elle, "mon Dieu, sauvez-moi, faites-moi mourir !"

Le fou la regardait toujours de la même manière. Soudain il prit une résolution. En deux pas, il fut auprès du lit et se débarrassa de tout ce qu'il portait. Louise s'en trouvait couverte des pieds à la tête. Le fou regagna en toute hâte la chambre voisine, reparut avec un autre amas de hardes qu'il déposa sur le plancher, puis, rapidement, il repoussa la porte, plaça le verrou, et se retournant vers le lit, il bouscula d'un revers de main les objets qui couvraient la figure de Louise pétrifiée, et se remit à rire avec convulsion, tantôt râlant, tantôt grimaçant d'une manière ignoble,

enfin donnant le spectacle de la sauvagerie la plus complète.

En ce moment, on frappa à la porte, et une voix de femme appela mademoiselle Dauzier. Le fou jeta un regard vers cette porte, parut hésiter un instant, puis descendit par la fenêtre où était placée l'échelle qui lui avait servi à s'introduire.

Une sensation de chaleur brûlante que Louise éprouva derrière les oreilles, lui fit comprendre qu'une réaction s'opérait et que la détente des nerfs amènerait bientôt la vie, le mouvement, le salut.

La voix de la porte s'adressait maintenant à une personne placée dans l'autre chambre. Le sang revenait aux tempes, le cœur battait à petits coups inégaux. Louise se sentait capable de remuer la tête et les mains.

— Je n'y comprends rien, disait la voix derrière la porte, elle a enlevé toutes les toilettes; les couvertures du lit sont roulées et jetées par terre; cette porte est fermée.

— Allons prévenir madame Dauzier, proposa l'autre voix.

Et le silence se rétablît.

Louise rassembla ses forces, et tenta de se lever. Elle y réussit assez bien, mais une raideur aux jointures la tenait debout comme plantée dans le plancher. Elle n'avait que trois pas à faire pour atteindre la porte. Ces trois pas pouvaient lui prendre cinq minutes, et d'ailleurs, la pauvre enfant avait dans la tête des éblouissements qui ne lui permettaient point de se diriger en ligne droite vers le but où tendaient tous ses efforts.

Il faisait grand soleil; une horloge voisine sonna six heures. La noce était pour sept, ce qui, dans nos campagnes, n'est pas regardé comme trop tôt pour une cérémonie semblable surtout en été.

Un cri d'effroi retentit tout à coup dans le jardin, et avant que Louise eut eu le temps de chercher à s'en rendre compte, au milieu de ses idées qui se perdaient et se mêlaient étrangement, le fou rentra d'un saut, par la fenêtre, avec l'allure d'une bête féroce poursuivie, qu'il se retranche pour engager le combat. A cette vue, tout symptôme de paralysie disparut, mais une agitation nerveuse excessive y succéda sans tarder, si bien qu'à voir la malheureuse jeune fille se débattre à outrance, grincer des dents et rouler des yeux éperdus dans toutes les directions, elle semblait chercher à copier le maniaque dont la repoussante apparition venait de lui porter ce dernier coup.

La rage dont le fou était possédé avait besoin d'une victime. Son premier mouvement fut de saisir la main que Louise étendait de son côté, par un instinct de défense. La pauvre enfant s'était affaissée sur le plancher et subissait toujours la crise nerveuse qui s'était emparée d'elle. Les objets n'avaient déjà plus aucun sens pour elle, lorsqu'une vive douleur provoqua un brusque changement. Le fou venait de lui broyer la main avec ses dents. Alors, cédant à une impulsion que je ne puis expliquer, elle se dressa d'un bond sur ses pieds et attaqua avec la furie d'une tigresse le monstre qui la torturait. On devine que la lutte ne fut pas longue; en quelques instants, la triste victime, rouée de coups, et perdant de nouveau connaissance, retomba comme une masse inerte. L'insensé la porta sur son lit, jeta par-dessus elle les hardes qu'il avait

amassées, et avisant des allumettes, il fit flamber ce bucher d'un nouveau genre.

Le lecteur comprend qu'il est impossible de retracer cette scène aussi rapidement qu'elle s'est accomplie. Il fallait que ce fut bien rapide en effet, car une douzaine de personnes, prévenues par le cri du domestique que nous avons entendu, n'avaient eu que le temps de gravir l'escalier, de traverser un corridor et la première chambre à coucher. Ernest, qui arrivait juste au moment de l'alarme, avait dépassé tout le monde, et toucha le premier à la porte verrouillée qu'il ouvrit d'un coup de pied.

— Eteignez le feu ! commanda-t-il, en s'élançant sur le fou qu'il frappa assez adroitement pour le renverser.

Quand on eut éteint les flammes, attaché le fou, et qu'on voulut s'assurer si Louise était vivante ou morte, on s'aperçut que ses cheveux étaient devenus blancs, qu'elle ne parlait point, mais que son gosier imitait les coups du timbre de l'horloge qui avait sonné six heures, dong, dong, dong, et que la pauvre enfant avait perdu la raison.

Cela s'est passé il y a déjà longtemps.

Louise n'a pas recouvré ses esprits. Sa mère en est morte de chagrin. Son père passe le reste de sa vie à la veiller et à la faire surveiller. Sa folie est douce, atone, sans mouvement. Les gens du village qui l'aimaient tant et qui se rappellent combien était gaie la demeure du bon M. Dauzier les plaignent sincèrement, et désignant aux étrangers le lieu où règne cette grande infortune, ils disent : "*C'est la maison triste.*" Ces deux mots valent toute une narration.

Si vous visitez jamais la ville d'Ottawa, on vous montrera, travaillant avec les journaliers, dans l'une des vastes scieries que renferme ce lieu, un homme de belle mine, aux allures excentriques que ses camarades nomment l'*Ecarté*. Parlez-lui, il vous étonnera par la correction de son langage, ses manières soignées et la douceur naïve de sa physionomie. Son œil a parfois des reflets singuliers. Demandez autour de vous pourquoi cet homme n'occupe point la place qui semble lui appartenir dans la société, et l'on vous répondra :

— Ah ! voyez-vous, c'est un ivrogne.

Et vous passez outre, en le plaignant.

Cet homme, c'est Ernest Maillefer, le plus beau garçon de Québec en son temps, le mieux doué de tous ses confrères au barreau, le plus aimable des compagnons, celui dont la carrière s'était ouverte si brillante et qui promettait tant. Le désespoir l'a rendu à demi insensé ; la honte de cette déchéance lui a fait quitter ensuite le cercle où il vivait ; puis l'isolement l'a mené à l'ivrognerie.

1873.

SOUS LES BOIS

Qui pour Cacouna, qui pour Kamouraska, qui pour Rimouski, qui pour Restigouche... le lecteur va croire que je parle sauvage... tout le monde, c'est-à-dire tout Montréal, tout Québec et tout Ottawa, s'en vont "aux eaux", comme si les aqueducs étaient rares dans les villes avantagées d'un tarif de taxes.

Chacun son goût. Moi j'aime mieux la nature primitive qui n'est pas à la mode du jour, mais que le caprice des hommes... et des femmes... ne pourra jamais démoder. Vous ne comprenez peut-être pas le plaisir que j'éprouve à prendre des quartiers d'été inconnus des touristes, mais fréquentés par de belles rivières, des milliers d'oiseaux chanteurs et perdus au fin fond des forêts séculaires. Que voulez-vous ? le goût n'est point à discuter ; j'aime ce que j'aime, et vous, vous aimez autre chose. Grand bien vous fasse, je vous admire, monsieur Tout-le-Monde.

"Les bluets sont bleus, les roses sont roses !" a dit un poète grand amateur de la vérité et de la couleur locale. Les arbres verts, les ruisseaux si clairs, la molle fougère s'étalent à perte de vue autour de moi, toutes choses que l'on pourrait peindre avec plus d'art que je n'en mets ici à les énumérer.

Je vous écris donc de la campagne, au bord des bois, dans une retraite charmante où les bruits de la ville ne pénètrent jamais et où l'on ne parle en mal du prochain que sur les gazettes dont, en venant ici, j'avais doublé l'intérieur d'un grand panier aux provisions.

Maintenant que la belle saison étale les splendeurs de sa robe et que l'atmosphère tiède des journées d'août nous invite à mettre habit bas, il fait bon aller s'asseoir au pied d'un pin, dans une clairière de la vieille forêt, et de se croire seul au monde, en écoutant le frémissement des cascades, les chants des oiseaux et les récits qui tombent de la bouche d'un forestier. Une douce quiétude s'empare de l'âme, un sentiment d'indépendance ignoré jusque-là se fait jour dans votre rêverie, et, mêlant à toute chose l'oubli des maux passés, vous sentez renaître ce je ne sais quoi de poétique et de tendre au-delà de toute expression, qui composait la vie intérieure de nos premières années.

Ce n'est pas ailleurs, c'est ici qu'il faut s'arrêter pour reprendre courage, ressaisir le calme de nos esprits et placer une barrière rustique entre la ville et nous. C'est ici que sont la retraite et la nouveauté.

Figurez-vous mon bonheur : pas de visites à faire sous l'ardeur du soleil, pas de poussière à avaler tout le long du jour et surtout pas d'article à écrire !

Si j'écrivais, ce serait pour rimer des phrases mesurées, cadencées, limées, peut-être une idylle, peut-être une chanson.

L'air est plein d'inspirations qui s'accrocheraient à la première plume venue. Fort heureusement, je n'ai pas de plume, mais j'ai un crayon qui vaut bien

une plume, sauf le respect que j'ai voué aux imprimeurs.

Ce crayon monte en croupe et galoppe toujours avec moi. Voilà comment il n'est point ailleurs que dans ma main et pourquoi je ne puis m'empêcher d'aligner des mots sur du papier. Il a son histoire, il me rappelle assez de souvenirs pour m'occuper tout un jour et davantage.

Tel que vous ne me voyez pas, lecteurs, je suis en train de décider s'il ne vaudrait pas mieux vous raconter l'histoire de mon crayon pour l'édification des jeunes et l'étonnement des vieux. Ce serait un chapitre triste. Il y aurait quelques larmes et nombre de soupirs, et le tout finirait par un mariage qui ne serait pas le mien.

Vous n'êtes pas assez impitoyables pour exiger des révélations qui manquent absolument de gaieté. J'aurai la force de garder en portefeuille les vingt-deux colonnes et deux tiers de prose que j'écrirai un jour plus tard pour la postérité. Non, vous ne saurez pas pourquoi j'ai fui jusque dans ces lieux cachés, pourquoi je veux y rester seul, et à quoi je pense...

Parlons plutôt de ce qui se présente en ce moment sous ses yeux, savoir : mon sac de voyage et mon compagnon de voyage.

Mon sac de voyage n'est point un sac, c'est un panier aux provisions, il loge très bien entre les varangues de mon canot d'écorce et, Dieu merci, nous ne sommes pas dyspeptique.

S'il m'arrive de manquer un coup de fusil, le guide ne manque pas le sien ; de cette manière, le gibier qui nous visite nous trouve toujours à domicile et n'y laisse jamais sa carte.

Mon guide n'est point un vulgaire engagé, c'est un ami, un garçon qui passe sa vie dans les bois si vous voulez, mais spirituel, habile, brave en fou, assez instruit et comme feu Molière, observateur. Personne ne voit mieux les travers du peuple civilisé, personne ne s'en moque à meilleur titre. Avec cela, heureux comme un roi de l'ancien temps, ayant une pente à la poésie, la poésie des voyageurs, la joyeuse, la mélancolique, la bonne, la vraie. Si vous l'entendiez chanter en maniant son aviron :

Dans la forêt et sur la cage,
Nous étions trente voyageurs !

ou bien encore :

Dans les prisons de Nantes
Y a-t-un prisonnier !

vous "donneriez Sorel, Machiche et Saint-Denis" pour vivre à ses côtés !

Par la tradition, il descend en ligne droite de cette vaillante et noble race de voyageurs canadiens,¹ dont Fenimore Cooper nous a si adroitement escamoté le type en littérature. Il se nomme Gonzague.

La première fois que nous nous sommes rencontrés, je ne l'ai pas pris pour un homme, il me semble qu'il participait de la nature des êtres fantastiques — bien des gens le croyaient aussi.

C'était, il y a eu six ans au mois de juin, sur le bord de la rivière Vermillon. La bande des floteurs de bois était arrêtée dans un endroit périlleux, leur

1. Sur les voyageurs et hommes de cages, voir *Mélanges historiques*, volume 3, pages 83-92.

chef ne savait plus à quel saint se vouer pour passer outre avec les honneurs de la lutte. Expliquons-nous.

Quinze, vingt, trente hommes sont établis en automne aux abords d'une rivière ou d'un cours d'eau quelconque. Pendant l'hiver ils abattent des arbres, les coupent en billots et les charroient sur la rive. Il n'est pas rare que cette rive soit un escarpement, une falaise, enfin quelque'endroit moins praticable que le carré Viger à Montréal, ou les calembourgs de feu Charles Ouimet.

Le printemps venu, l'on ferme le chantier et les hommes destinés à l'opération difficile du flottage descendent les rivières en chassant devant eux les pièces de bois échouées au rivage, accrochées sur les pointes de rochers ou empilées par le mouvement des eaux à la tête des cascades et des rapides. C'est une rude corvée dans laquelle il est bon d'apporter un poignet solide, un coup d'œil prompt et sûr, de grandes qualités de nageur, de rameur et d'équilibriste et par-dessus tout, une conscience en paix avec Dieu, car la mort se dresse à chaque pas de ces vigoureux exercices.

Ce printemps-là, une escouade de flotteurs arrivait par la rivière Vermillon en face de l'obstacle que je vais vous décrire. Près de quatre cents billots déposés sur la croupe d'une rive très escarpée s'étaient mis en mouvement lorsque le soleil avait fondu la neige au flanc de la falaise. D'après le calcul des bûcherons, cela devait arriver et précipiter les billots tous ensemble dans la rivière, en simplifiant les travaux du flottage.

Le plan était trop beau pour réussir. Il se présenta une barrière naturelle. Deux souches placées

à mi-côté et que la neige avait rendues imperceptibles pendant l'hiver, reçurent les premiers billots échappés du sommet, les arrêterent, et bientôt l'énorme charge se trouva à poser tout entière sur ces deux appuis.

En-dessous, une vingtaine de pieds restaient libres entre le niveau de la rivière et la masse de billots accrochés. Au-dessus, il y avait accès pour les travailleurs, mais repêcher quatre cents billots, les tirer à la côte et les faire rouler plus loin vers la rivière, cela coûte beaucoup d'argent. Comment s'y prendre ? Sur ces entrefaites, arriva Gonzague.

Bûcherons, chasseurs, voyageurs, guides de cages, etc., saluez, c'est votre maître à tous.

— Voyons donc, dit-il, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de passer ici comme des messieurs ?

Et sans perdre plus de temps, il prit une hache et monta la côte, droit sous l'amas de billots. Cette manière de monter à l'assaut était tout-à-fait dans le caractère de Gonzague. On le connaissait et personne n'aurait osé l'interroger sur ses intentions, avant qu'il en eût parlé lui-même.

Chacun se rappelait que l'année précédente il était monté sans souffler mot, sur une *jam* ou empilement de pièces de bois formée à la tête d'une cascade dangereuse et que là, tout seul, un pic à la main, il était parvenu à décoller la *clef* ou pièce principale qui retenait l'avalanche de billots au-dessus du gouffre. Au moment où tout cela s'ébranlait pour bondir en avant, Gonzague s'était précipité de côté dans un endroit de la chute un peu moins roide, vers lequel les billots ne pouvaient se diriger, et ses hommes l'avaient perdu de vue dans les tourbillons blancs de la rivière.

Pendant ce temps, les billots avaient également sauté la chute et se dandinaient au bas sur ces mêmes bouillons blancs.

Les hommes partis à la recherche du corps de Gonzague furent stupéfaits en l'apercevant qui se chauffait au soleil sur un petit rocher à fleur d'eau, d'où il leur fit signe d'aller le chercher.

Sur le reproche de témérité qu'on lui adressa quelques minutes après, il répondit, en bourrant sa pipe et hochant les épaules :

— Bah ! est-ce que vous croyez qu'il y a assez d'eau dans le Saint-Maurice pour me noyer !...

Je viens de dire qu'il avait monté la côte, droit sous l'amas de billots. Nous étions à le regarder, immobiles dans nos grandes berges de *drave*,² ne nous rendant pas compte de son idée.

Tout à coup chacun poussa un cri d'angoisse en y mêlant le nom du téméraire. Gonzague entamait à tour de bras l'une des deux souches. Sa hache s'abaissait, rapide et ferme, sur les attaches du barrage, les grosses racines de la souche. Mais les cris, les supplications s'élevèrent avec une telle énergie qu'il s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? dit-il.

— Il faut que tu descendes, lui criâmes-nous, ne vois-tu pas que tu vas attirer sur toi les billots suspendus sur ta tête, c'est la mort inévitable !

— Rangez vos berges, et ne craignez rien pour moi, mais rangez-vous, sinon vous serez écrasés comme des mouches.

Ce fut tout son raisonnement. Je ne réussirai jamais à décrire ce qui se passa ensuite. Nous étions

2. *Drave* ou *drive* : en français, flottage des bois.

spectateurs d'un drame dont le dénouement paraissait fatal; chaque coup de hache avait un écho dans nos poitrines, chaque seconde amenait une nouvelle épouvante. Un condamné sur l'échafaud n'est pas plus près du sacrifice que ne l'était Gonzague. Cris, menaces, supplications, il n'écoutait rien et bûchait toujours. La rivière, très profonde en cet endroit, coulait sous lui à vingt pieds, presque à pic. Il avait devant lui bien haut par dessus les épaules, la pile de billots retenue par l'obstacle qu'il brisait.

Soudain, il s'arrêta. La souche avait craqué. L'on aurait entendu voler une abeille. Les respirations des hommes qui étaient là se pouvaient compter. Gonzague, l'œil au guet, avait encore la main sur la hache, il attendait. Comme la débâcle ne se faisait pas, il se remit à pratiquer des entailles.

Au bout d'une minute, la masse écrasa les derniers liens, mais avant de se ruer au bas de la pente, elle chancela pendant trois secondes et l'intrépide bûcheur en profita pour plonger comme une anguille dans le courant placé sous lui. Il avait à peine atteint le fond, que la rivière était couverte de billots flottant pêle-mêle, les uns qui avaient piqué une pointe en bas revenaient à la surface et dansaient comme des marionnettes avant de se coucher mollement sur la lame; les autres, entraînés par l'élan formidable qu'ils avaient reçu, se pourchassaient au loin et heurtaient les premiers; c'était une scène d'éléments déchaînés dont le tableau pourrait se faire sur la toile, mais difficile à traiter la plume à la main.

Lorsque nos yeux découvrirent l'auteur de cet exploit, il se tenait debout sur l'un des billots les plus éloignés et reprenait haleine. Sa course entre deux

eaux, en ligne droite vers la rive opposée l'avait mis hors de danger, car en somme la charge des pièces de bois s'était plutôt abattue près du rivage, et la résistance de l'eau avait contribué à l'amortir considérablement.

Parvenu à terre, Gonzague reçut nos éloges avec un grand sang-froid. Quand nous lui dîmes que sans son courage il aurait fallu renoncer à flotter ces quatre cents billots, il répondit simplement :

— Vous auriez bien pu faire éclater l'une des souches avec de la poudre, sans y mettre tant de cérémonies !

Personne n'avait songé à cela !

1872.

BRIN - DE - FIL

Une espièglerie qui s'exerce en ville et à la campagne, va nous occuper.

Brin-de-Fil, grand élingué, comme son nom l'indique, noir de malice, ce qui veut dire plein d'esprit, met le gros chat sous le panier à linge, au milieu du grenier, et s'esquive "sans faire naître de rien."

La compagnie est assez nombreuse dans la chambre d'en bas. Le père bourre sa pipe... Quoi donc ! il y a du bruit au grenier... Le père monte et revient, la figure toute ainsi, les bras ballants. Rien d'étrange dit-il ? Frotte une allumette... Encore ! C'est une drôle de manigance ! La petite fille de la maison grimpe les marches comme un écureuil et l'on entend sa voix navrée qui crie :

— Ça remue !

Elle déboule en paquet sur le plancher.

— Qu'as-tu vu ?

— Ça remue, c'est effrayant, ne me parlez pas !

Un silence. Chacun regarde son voisin. Souleur générale. Brin-de-Fil qui n'a pas la chair de poule, mais qui étouffe de fou-rire, se rend à l'étable pour faire boire les vaches. La farce devenant musicale, il ne pourrait plus y tenir.

Rous... ran... ro... brou... ron... sur le plancher. Cela gratte. Il y a des saccades, par petits coups, puis ji ju, ji, jou ! Ça frotte ! Ça saute !

L'un des hommes enfila l'escalier et demande de sa grosse voix :

— Qui est là ?

Mott. Il fait alors un geste de courage pour entrer dans le grenier et la brigade se lance à l'assaut, arrivant pêle-mêle derrière lui. Rien. Mais la mère de famille se fraye un passage et va se planter en avant du groupe.

— En v'la une idée croche de mettre le panier à linge sans dessus dessous au milieu de la place.

D'un tour de main elle redresse la chose et le chat libéré bondit, plonge comme un perdu dans l'escalier. Eclats de rire. Brin-de-Fil en prend sa bonne part. Il fait un gallon de bon sang et reste maigre.

1915.

TABLE

Le Loup-Garou	5
Une Chasse à l'ours	15
La Trompette effrayante	31
La Taloche	37
L'Esprit frappeur	41
Le Rêve du capitaine	47
Mordant mordu	57
Les Enfants de Thalie	83
Fleurs fanées	91
Sous les bois	113
Brin-de-Fil	123
